



Sur la couverture une photo d'une pierre dans un mur de Bruniquel, photo que j'ai utilisée en 1980 pour la couverture de mon premier livre, bien avant de découvrir que, pendant quatre ans, j'habiterai en face de la dite pierre. Pour moi elle symbolise le village et bien davantage. Œuvre d'un auteur inconnu, caché quelque part mais sur un mur public, elle indique que l'art est partout et qu'il prend sa source dans le soleil.

Henry Ramey, comme son ami Ossip Zadkine appartient à cet art là que j'appelle le sous-réalisme. Il est parmi nous mais nous ne le savons pas toujours !  
Les beautés de la vie ne sont pas ailleurs.

Jean-Paul Damaggio

Les débuts d'Henry Ramey  
De 1890 à 1932

Editions La Brochure  
124 Rte de Lavit  
82210 Angeville  
février 2021  
ISBN : 978-2-37451-057-6  
Plus de renseignements sur :  
sur <http://la-brochure.over-blog.com>  
<http://viedelabrochure.canalblog.com>



Autoportrait sur Floréal 21 avril 1923

## Sommaire

### Introduction

- 1 – 1890, la famille paternelle
- 2 – 1915, rencontre avec Zadkine
- 3 – 1917, mon mariage et ma première expo
- 4 – 1918, expo à Toulouse
- 5 – 1919, *Les lettres parisiennes*
- 6 – 1920, Bruniquel et Zadkine
- 7 – 1921, Cassou au *Mercure de France*
- 8 – 1922, la naissance de Claude
- 9 – 1923, le café La Rotonde
- 10 – 1924, la Galerie Ramey
- 11 – 1925, expo Zadkine
- 12 – 1927, les marchands de tableaux
- 13 – 1929, Zadkine
- 14 – 1930, les sinistrés
- 15 – 1931, Touchagues
- 16 – 1931, *Salon des échanges*
- 17 – 1932, le syndicat des artistes



*Les Lettres parisiennes 1920*

## Introduction

Marcel Lenoir (1872-1931)

Lucien Andrieu (1875-1955)

Ossip Zadkine (1890-1967)

Henry Ramey (1890-1977)

François Desnoyer (1894-1972)

Claire Valière (1892-1969)

Valentine Prax (1897-1981)

Sauf Desnoyer les autres artistes sont directement liés pendant un temps à la commune de Bruniquel d'où ce rapprochement.

Facile de constater, vu leur âge, que Lenoir et Andrieu font figure de références pour les autres peintres d'environ 20 ans de moins.

Quand Claire, qui n'est pas encore Valière, se marie en 1915 avec Lucien Andrieu il a 17 ans de plus qu'elle. Claire a 23 ans et Lucien 40 ans. Aline Beaudufe et son mari, aimablement croisés à Bruniquel au sujet de Claire Valière connaisse bien la peintre. Observons à ce propos que Claire répètera presque cet écart en se remariant avec Sabinus Valière en 1923. Elle a 31 ans et son mari 43 ans.

Observons qu'elle répète l'histoire de sa mère née en 1873 qui se marie en 1888 à l'âge de 15 ans avec un homme qui, né en 1859, avait donc 29 ans.

Cet écart était fréquent à l'époque car il fallait attendre que l'homme revienne du service militaire.

Après le livre sur Claire Valière comment la saisir dans cet univers artistique ?

Avec Henri Ramey pendant des années ils vécurent dans la même commune. Lui au village, elle au hameau. Avaient-ils des relations ?

Pour ma part j'ai croisé Henry Ramey bien avant Claire Valière puisque sur mon blog j'évoquais le peintre le 1<sup>er</sup> septembre 2011 à propos des dessins qu'il réalisa pour Madeleine Hébrard Bennet, *Douce province*.

Le 24 novembre 2016 je suis revenu sur la question car Georges Forestié, héritier de l'imprimeur Forestié qui avait édité le livre m'apporta des informations :

«Marguerite Hébrard-Bennett, est née à Nègrepelisse le 16 septembre 1874, fille de Jean Soulié et de Marguerite Giraudon. Elle s'est mariée à Paris le 4 juillet 1907 avec Enoch Arnold Bennett, écrivain et journalistes britannique, né en 1867, dont elle a divorcé en 1921. Par sa mère elle est l'arrière petite fille d'une Marguerite Hébrard (1814-1875) à laquelle elle a emprunté son pseudonyme. Son acte de naissance n'indique malheureusement pas en mention marginale le lieu et la date de son décès, sans doute parce que les personnes qui ont déclaré celui-ci ignoraient sa commune de naissance.»

On peut ainsi vérifier le double lien de Ramey à Bruniquel, et au peuple. Par la suite j'ai délaissé ce peintre jusqu'à ce que je découvre Claire Valière. Avec elle j'ai appris comment, en s'unissant à Henry Ramey, ils ont organisé ensemble une tombola en faveur des victimes des inondations de 1930 en proposant des œuvres comme lot. D'où le désir de retrouver les débuts d'Henry Ramey de 1917 à 1932 pour mieux comprendre l'époque. Mon intention n'est pas de présenter le peintre mais l'homme généreux qu'il fut, les œuvres n'étant là qu'à titre indicatif. Un catalogue des peintures qui serait aussi un travail très utile, nécessite l'œil du connaisseur que je ne suis pas. Pour éviter le ton pédagogique j'ai inventé un dialogue entre Henry Ramey et sa fille Claude de 10 ans.



## 1 - 1890

—En ce mois de novembre 1932, pour fêter tes dix ans, je vais, chère Claude, te raconter mon époque,

—Tu veux dire, papa, que tu vas me raconter ta vie ?

—Non pas ma vie, celle de mon époque qui va de 1890 à aujourd'hui

—C'est quoi une époque ?

—Tu as dix ans, tu es notre fille, mais tu es aussi la fille de ton époque et moi j'ai quarante deux ans, ta mère un peu plus, et c'est comme si nous venions d'ailleurs.

—Pourquoi cette histoire, à présent ?

—C'est comme franchir un col dans les Pyrénées. Tu sais ce que c'est un col ?

—Pour aller en Andorre c'est un port...

—Vois-tu, pendant quarante ans, on grimpe, c'est dur, c'est beau, c'est long, mais après c'est la descente du col, je suis dans la descente et toi dans la montée.

Le 18 décembre 1890, mes parents m'ont donné le prénom d'Henri auquel j'ai mis un y grec. J'ai toujours avec moi, mon acte de naissance pour mes papiers administratifs quand je suis obligé de donner mes deux autres prénoms, Louis et Gaston. Gaston pour une raison très simple, c'était le prénom de mon père âgé de 31 ans à ma naissance.

Aujourd'hui, 3 novembre 1932, je me demande si je suis un bon père en pensant au mien que je n'ai jamais connu.

Ma mère fut courageuse comme est courageuse notre chère Marguerite avec qui nous partageons tout depuis longtemps, mais les pères, c'est tout aussi important !

Parfois les hasards créent des événements et aujourd'hui, en plus des 10 ans de ma fille (déjà dix ans), — que je veux fêter avec elle en lui commentant mes archives —, je retrouve sur mon père les témoignages lus sur sa tombe le 12 mai 1891. En ce début novembre, comment ne pas penser aux morts !

Dès six mois j'ai été un orphelin et instinctivement j'en ai voulu à ce père absent dont on me disait sans que je le crois, qu'il était militaire et médecin vu qu'il était mort d'une maladie, en dehors d'une guerre ! Un militaire mort sur le camp de bataille devient un héros mais mort dans son lit sans pouvoir se soigner, quand on est médecin, quelle honte ! Et de quelle maladie ? Voici ce que je lis et relis de la part de son condisciple Émile GRABIELLE, de Montauban :

Messieurs, C'est le cœur déchiré par une poignante douleur que je viens adresser nos derniers témoignages d'amitié à celui qui fut, pour nous, un si bon camarade, un ami si dévoué. Je n'essaierai pas de retracer ici ce que fut Gaston Ramey : ses succès nombreux et rapides, cette foule d'amis empressés autour de son cercueil et sa situation pleine d'avenir au moment où la mort impitoyable est venue l'enlever à l'affection de tous les siens, disent assez la valeur de celui que nous pleurons ! Élève du lycée de Montauban, il y laissa pendant son passage la réputation d'un travailleur, et son nom inscrit toujours sur les pages d'honneur, furent de nombreuses récompenses dues à son travail assidu et à son intelligence.

A sa jeunesse, il ne voulut jamais partager nos joies et nos distractions ! Ses distractions à lui, ses joies, étaient dans l'étude de la science à laquelle il devait sacrifier son existence tout entière. Il voulait un jour parvenir à un degré que marquent les intelligences supérieures, et il escomptait déjà, avec le bonheur dont il allait la combler, l'honneur qui rejaillirait sur sa chère famille, dont les sacrifices n'avaient point connu de bornes.

Pauvre ami, comme il a dû souffrir, lui, pouvant mesurer toute la gravité de son mal, voyant s'envoler toutes ses espérances, et qui, quelques instants à peine avant l'heure suprême, au moment d'abandonner pour toujours sa chère femme et ses enfants adorés, rassurait sa pauvre mère désolée, et lui disait : « Sois sans crainte, mère, je ne veux pas mourir ! »

Hélas ! bien cher ami, tu devais mourir et plonger tous les tiens dans ce deuil cruel qui empoisonne à jamais leur existence.

Puissent au moins nos témoignages de douloureuse sympathie apporter quelque soulagement à leur peine. Puissent-ils voir ton âme et ton noble cœur revivre dans ceux de tes enfants et recevoir ainsi toutes les consolations qu'ils doivent en attendre.

Au nom de tous tes amis, adieu, Gaston, et au revoir !

Le souvenir de mon père Gaston me ramène à Montauban et plus particulièrement à ce quartier dit Faubourg toulousain car il est sur la route vers Toulouse. Mon père était un enfant de la ville basse, Villebourbon, quartier populaire avec beaucoup de protestants et que l'arrivée du train et de la gare a rendu encore plus populaire avec les cheminots.

Sur mon acte de naissance l'histoire retient ceci : **Gaston Ramey** était un médecin aide-major de première classe au 23ème régiment d'artillerie domicilié à Toulouse qui s'est présenté devant l'officier d'état civil avec un enfant de sexe masculin né à La Fère le 16 décembre courant, de lui et de Marie Clémence Eugénie Joly 27 ans et demi, sans profession, son épouse, demeurant ensemble, momentanément chez son père, 20 rue de l'Esplanade, auquel il a été donné le prénom de **Henri Louis Gaston**. En présence de Charles Auguste Edouard Joly 56 ans propriétaire domicilié à La Fère aïeul maternel de l'enfant et Jules François Ferrier âgé de 30 ans médecin aide-major au 29ème régiment d'infanterie de La Fère, ami du père.

Mon histoire commence donc loin de Bruniquel et de Paris, à l'autre bout de la France dans une petite ville à deux pas de la Belgique, La Fère, un chef-lieu de canton de l'Aisne. Située, au confluent de la Serre et de l'Oise, elle est l'une des plus anciennes cités de la région du Nord-est. Elle existait déjà à l'époque gauloise. Lors de la conquête de la Gaule, les Romains installèrent à La Fère un poste

militaire, ce qui en fit une place forte. La vocation militaire a continué longtemps si bien qu'en 1890, date qui nous intéresse, les décès de militaires y sont fréquents. La France n'était pourtant pas en guerre mais le 10 janvier l'état civil annonce la mort à l'Hôtel-Dieu de Victor Barot 23 ans du 17<sup>ème</sup> régiment d'artillerie, le 26 février celle de Devillers 22 ans du 22<sup>ème</sup> régiment d'artillerie, le 7 mars de Leroy Louis, du 17<sup>ème</sup> régiment d'artillerie, le 26 juin Adolphe Godille. Il n'existe pas de registre pour pointer les militaires guéris donc impossible de savoir les succès du médecin aide-major de première classe, de l'Hôtel-Dieu. La Fère est si peu connu que je mentionnais Saint-Quentin pour dire où j'étais né !

La naissance a eu lieu chez ma mère née le 9 mai 1863 à La Fère, d'un père de 29 ans marchand-épiciier, et de Clémence Alphonsine Sodoyer 24 ans sans profession. Témoins, des amis : Athanase Laroche 55 ans rentier, demeurant à Paris et Léon Trouillet 22 ans peintre domicilié à La Fère.

A la mort de mon père c'était quatre jours après son vingthuitième anniversaire !

Mon père a eu les honneurs militaires à Toulouse où sa courte maladie l'a terrassé. Les honneurs funèbres ont été rendus au défunt par un détachement du 18<sup>ème</sup> d'artillerie ; la musique de la brigade a accompagné le convoi à l'église et à la gare où le corps a été conduit pour être inhumé à Montauban. Le chef d'escadron THÉBÉ a fait le discours :

Messieurs,

Il y a quinze jours à peine, alors que le cher mort, que nous pleurons aujourd'hui, prodiguait autour de lui, sans compter, des soins aussi intelligents que, dévoués, j'étais loin de prévoir, qu'en l'absence du colonel et de la majeure partie des officiers du régiment, retenus loin de nous par un devoir impérieux, j'aurais à remplir, à si bref délai, la douloureuse mission qui m'est en ce moment dévolue.

Aussi, mon émotion est-elle grande, non seulement à cause de la pénible tâche qui m'incombe, mais, surtout

en raison de la tristesse que me cause ce malheur d'autant plus profond qu'il était inattendu. Des voix plus autorisées que la mienne vous parleront de Ramey comme médecin, et vous diront l'avenir brillant auquel il était en droit de prétendre par son intelligence et son profond savoir. Qu'il me suffise de vous rappeler sa nature douce et bienveillante, ses relations aimables et faciles, enfin le dévouement sans bornes qu'il apportait dans l'accomplissement de ses devoirs et qui avaient su lui conquérir l'estime et l'affection de ses camarades et de ses chefs.

La famille militaire fait donc en lui une bien grande perte, mais elle est ressentie, plus vivement encore, dans ce milieu si intime où sa jeune et malheureuse compagne verse, sans espoir, d'abondantes larmes en caressant les têtes blondes des chers petits êtres qui lui restent et qui ne se rendront compte, que plus tard, du coup terrible qui vient de les frapper. Puissent nos consolations et nos vœux apporter un peu de calme à son immense douleur ainsi qu'à celle des parents qui l'entourent ; dans cette œuvre d'apaisement le temps et Dieu seront aussi nos aides. Adieu donc, cher Ramey, non seulement au nom des camarades nombreux pressés autour de ton cercueil, mais aussi au nom du 23e tout entier qui regrette bien vivement de n'avoir pu se trouver au complet pour t'accompagner jusqu'ici. Tu nous précèdes dans la vie future; notre adieu n'est donc pas éternel et nous préférons te quitter en te disant au revoir.

«Les têtes blondes des chers petits êtres» concernent mon frère et moi, et il nous a fallu des années pour nous rendre compte des effets de cette perte, mon frère aîné se rangeant du côté du père absent, et moi dans le camp adverse, je veux dire contre les militaires.

Mon frère, ton oncle chère Claude que tu connais si peu, avait deux ans de plus que moi. Né le 30 novembre 1888 il a été prénommé **Maurice Georges** et notre père, Charles Gaston était déjà médecin aide-major de 1<sup>ère</sup> classe. Il a pu

faire son service militaire. Mon deuxième prénom est celui de mon père, et mon frère a celui de son grand-père. Tradition oblige. Cependant nos vrais prénoms nous étaient propres !

Maurice est entré à la caserne en 1909 puis en 1910 on le retrouve au 17<sup>ème</sup> régiment d'artillerie et il termine son service le 24 septembre 1911. Il est rappelé le 3 août 1914 et est déclaré inapte définitif le 5 septembre 1917. Sa fiche militaire indique les lieux d'habitation suivant : à sa libération du service en 1911, à Paris 15<sup>ème</sup> sur le Boulevard Arago au 108, puis le 31 juillet 1914, 46 rue Lafitte, et enfin à une date inconnue, à Montauban avenue Chamier, chez M. Lhomme pharmacien.

Notre père, pour en revenir à lui, était né à Montauban le 26 novembre 1859 en tant que fils de **Pierre George Ramey**, 26 ans, employé au chemin de fer du Midi, habitant au 134 Faubourg Toulousain et de Jeanne Marie Fénie, 23 ans sans profession. Les témoins, un professeur de collège et un chef de bureau de l'administration générale de la mairie. Il avait fait ses études à Bordeaux puis à Paris où il commença à travailler dans les hôpitaux militaires jusqu'à sa nomination au 17<sup>e</sup> en 1886 puis son passage au 23<sup>e</sup> en 1887 et c'est sans nul doute en suivant son régiment qu'il se retrouve à La Fère où dès son arrivée il croise l'amour de sa vie.

Sur sa tombe, le Directeur du service de sante du 17<sup>ème</sup> corps d'armée s'est exprimé. J'insiste sur de tels propos car c'est un peu ma seule façon d'être avec lui :

Messieurs, C'est avec le sentiment d'une profonde tristesse et une émotion des plus poignantes que je viens, au nom des officiers du service de santé, déposer pieusement l'expression de notre douleur et de nos regrets sur ce cercueil qui renferme les restes de notre jeune et regretté camarade. Cette mort rapide qui est venue le frapper, au début de sa carrière, cet arrachement violent à la vie et aux joies de la famille, cet

arrêt aussi brutal qu'inattendu au milieu d'études soutenues et qui promettaient d'être fécondes un jour, tout est troublant autour de ce cercueil. C'est qu'il y avait là une de ces natures d'élite qu'aucune fatigue n'émeut, qu'aucun obstacle ne rebute, qu'aucune difficulté n'arrête, un de ces vaillants de la science que la destinée cruelle aime à désigner comme une victime précoce, tandis qu'autour de lui tout n'était que joie, espérance et promesses d'avenir. Doué d'une santé de la meilleure apparence, plein d'activité dans son service, de dévouement pour ses malades, il sentait en lui le médecin d'avenir. Son caractère, ses relations, son aspect, tout révélait un esprit pondéré, une réflexion puissante, et cette confiance qu'il avait en lui-même il la puisait dans la plénitude de sa virilité et dans l'étude soutenue et opiniâtre d'un art, qui bientôt n'aurait plus eu de secrets pour lui.

Ramey n'avait jamais aimé les plaisirs de son âge : il partageait tout son temps entre trois affections : sa famille, son régiment, ses études. Aussi laisse-t-il un vide immense à son foyer, les regrets les plus vifs à son régiment et la science perd-elle en lui un de ses adeptes les plus intrépides. Assidu aux cliniques des hôpitaux et aux travaux de laboratoire de la nouvelle Faculté, il était connu de tous, professeurs et élèves, et chacun a-t-il tenu à lui donner, ainsi qu'à sa si jeune et si intéressante famille, une preuve de profonde sympathie et de sincère attachement, en se groupant dans cet imposant cortège.

Victime trop précoce, hélas ! l'amour de sa famille, l'affection de ses camarades, l'estime de ses chefs, les regrets de tous lui ont fait une couronne plus brillante et plus durable que celles que l'amitié a tressées à la dernière heure, et qui recouvrent son cercueil.

Ramey (Charles-Gaston) était né à Montauban le 26 novembre 1859. Hélas ! il avait 31 ans à peine !

Il fit ses études médicales à Bordeaux où il obtint rapidement une place à l'internat, ce premier combat des élèves d'élite, ce premier sillon tracé dans la carrière

et qui y marque presque toujours un trait ineffaçable ; aux concours de fin d'année, ses travaux lui avaient valu de précieuses récompenses.

L'armée l'attirait à elle. Il y entra avec cette ardeur, avec ce sentiment du devoir et de l'abnégation qui sont les véritables vertus militaires. Ses études au Val-de-Grace le signalaient parmi les meilleurs et il sortit dans les premiers rangs de sa promotion. Ses premiers débuts, il les fit dans les hôpitaux militaires de notre belle capitale, si riche et si féconde pour les curieux de la science et les pionniers de l'étude.

En 1886, il était nommé aide-major au 17<sup>ème</sup> d'artillerie pour passer l'année suivante au 23<sup>ème</sup> de la même arme. Hélas ! ici se termine cette courte carrière. Ici s'écroulent ces belles et si légitimes espérances de jeunesse et de joie auxquelles il avait tous les droits. La maladie a passé comme une tempête et la mort s'est glissée à son chevet comme une voleuse. Ni le talent ni le dévouement de ses camarades et de ses amis, rien n'a pu arrêter l'issue fatale. Devant cette dépouille si jeune et si intéressante, nos cœurs se contractent, mais notre bouche ne saurait taire notre grande douleur.

Que nos sentiments de profond regret, d'estime et d'affection retentissent jusqu'à ce foyer déshérité, auprès de cette jeune épouse, de ces jeunes enfants, qui n'auront pas connu leur père, et de ces vieux parents que la douleur accable. Nous n'avons pas l'espoir d'apaiser une si grande douleur ; mais nos larmes se seront mêlées à celles de tous les siens et ce faible témoignage restera comme une marque ineffaçable de notre estime pour le jeune camarade que nous perdons aujourd'hui.

Adieu, mon cher Ramey.

Au nom de tous les officiers du service de santé, qui étaient fiers de vous compter dans leurs rangs et qui conserveront de vous un bien douloureux mais bien précieux souvenir, adieu !



Mes grands-parents paternels étaient là et en ce jour de mai 1891 ils devinaient que leur place dans la vie de leurs petits-enfants allait devenir cruciale, comme allait devenir plus cruciale la ville de Montauban. Eux s'étaient mariés le 20 mai 1853 et mon grand-père paternel était encore à ce moment là au 46<sup>ème</sup> de Ligne en tant que MUSICIEN à Cahors quand six ans plus tard, il était cheminot à Montauban, une place forte ferroviaire sur l'axe Bordeaux-Sète, avec le croisement vers Lexos et donc vers Paris. C'était avant la construction de la ligne Toulouse-Paris par Cahors qui renforcera encore le rôle de Montauban. Sur l'acte du mariage qui a eu lieu à Montauban, **Pierre George Ramey** épouse Jeanne Fénie de 17 ans, une fille d'un boulanger, nous découvrons mon arrière-grand-père né à Bordeaux le 25 avril 1831 en tant que fils majeur de **Jean Claude Ramey** horticulteur et d'Elisabeth Charton. D'où l'explication des études de mon père à Bordeaux et du lien familial si fort avec l'horticulture.

Au total mes grands-parents paternels ont eu cinq enfants : Tout commence par une fille, **Berthe Marie Antoinette**, née le 23 février 1854 et à ce moment là le père est déclaré horticulteur au Faubourg toulousain.

Puis vient **Jean Emile Gaston** le 7 avril 1858, le père étant devenu employé à la Compagnie du Midi avec comme témoins, M. Tieys et M. Sicard voyageur en librairie.

Mon père se place ici : **Ramey Charles-Gaston** né à Montauban le 26 novembre 1859.

Un autre garçon suit dix ans après avec **André Eugène Ramey** né exactement le 19 juin 1868.

Et enfin **Madeleine Ramey** née tardivement le 25 mars 1872 et qui se marie le 17 novembre 1890 à Montauban en présence de son frère Gaston, avec **Pierre Larroque** né le 16 novembre 1857 fils d'un négociant. Les parents de Madeleine vivent toujours au 134 Faubourg toulousain. En plus de Gaston voici les autres témoins : Jules Larroque 39 ans négociant à Castres, Adolphe Mérignac 70 ans négociant à Montauban, Célestin Péchegut 60 ans

boulangier à Toulouse. Ce mariage avait été célébré par le journal *Vélo-Sport* du 20 novembre 1890 :

« Lundi dernier a été célébré au milieu d'une grande affluence en l'église Saint-Orens de Villebourbon le mariage d'un des membres les plus distingués du V.C.M. M. Léon Larroque avec M<sup>elle</sup> Ramey, sœur de notre ami M. Eugène Ramey, dont nous annonçons l'arrivée d'Amérique dans notre dernier numéro. »

Le même journal annonce le mariage de mon oncle Etienne Ramey avec les diverses informations suivantes concernant sa vie de cycliste qui permettent de découvrir ce personnage surprenant de la famille :

### **3 avril 1890**

L'ami Ramey, qui partit il y a quelques mois pour l'Amérique, vient d'envoyer de ses nouvelles. L'ancien entraîneur du V.C.M. nous fait savoir qu'il ne tardera pas à être proclamé champion de l'Union vélocipédique de la Nouvelle-Orléans sa résidence. Sa lettre pleine d'humour est, nous assure-t-on, conservée très précieusement parmi les archives les plus curieuses du V.C.M.

### **24 juillet 1890**

Nous avons reçu il y a peu de jours des nouvelles de l'ami Ramey, l'ex- entraîneur du V.C.M. qui réside depuis près d'un an à la Nouvelle Orléans l'une des plus belles villes des Etats-Unis.

### **13 novembre 1990**

A l'heure où paraîtront ces lignes, notre ami Ramey, parti depuis près d'un an pour l'Amérique sera de retour parmi nous. Nous osons croire que le vaillant véloceman, qui a porté si dignement les couleurs du V.C.M. dans sa lutte pour le titre de champion de la Nouvelle-Orléans, voudra bien, de temps en temps, venir égayer nos réunions intimes du samedi par le récit de ses exploits.

### **18 décembre 1890**

Un membre bien connu du V.C.M. M. Eugène Ramey, dont nous avons parlé tout récemment à l'occasion de son

voyage d'Amérique, est atteint actuellement de la fièvre typhoïde. Nous faisons des vœux pour sa prompte guérison.

### **31 janvier 1995**

Mardi prochain sera célébré dans notre ville, le mariage de notre excellent ami E. Ramey, ancien champion de fond du Tarn-et-Garonne – et l'un des plus fidèles abonnés du Vélo-Sport – avec Melle Philomène Aggery. Nous nous faisons l'interprète de tous les cyclistes de notre ville en présentant aux futurs époux leurs meilleurs vœux de bonheur auxquels nous joignons bien sincèrement les nôtres.

Pour ce mariage Etienne, 26 ans, est dit boulanger, son père est à la retraite. Sa femme à 19 ans, native de Montauban, fille d'un expéditeur de fruits. Parmi les témoins notons René Obissier 31 ans, sans profession, demeurant à Bordeaux qui est cousin de l'époux, ce qui tend à montrer qu'il existe toujours des liens avec la famille de Gironde. Ce mariage donnera lieu à un divorce prononcé par jugement du tribunal civil de Montauban le 7 mai 1909 aux torts exclusifs de la femme. Etienne va se remarier ensuite à Limoges.

J'ai envie de retenir les titres du fameux aïeul horticulteur en couverture de son livre sur la taille des arbres :

Ex-jardinier agriculteur du gouvernement au Sénégal, pépiniéristes grainier, professeur d'agriculture et d'horticulture à l'Ecole normale de Gironde, membre des sociétés d'agriculture du Sénégal, de celle de Gironde et membre des jardiniers, fleuristes et arboriculteurs de Bordeaux !

**TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE**  
**DE**  
**LA TAILLE DES ARBRES,**

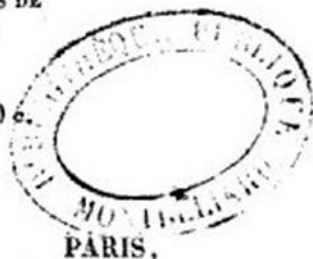
**Avec 32 Figures.**

OUVRAGE QUI A ÉTÉ COURONNÉ PAR LA SOCIÉTÉ D'HORTICULTURE DE LA GIRONDE, DANS SA SÉANCE SOLENNELLE  
DU 16 SEPTEMBRE 1843.

**Par J. C. Ramey,**

EX-JARDINIER AGRICULTEUR  
DU GOUVERNEMENT AU SÉNÉGAL;  
PÉPINIÉRISTE GRAINIER; PROFESSEUR D'AGRICULTURE ET D'HORTICULTURE A L'ÉCOLE NORMALE DE LA GIRONDE; MEMBRE DES SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE DU SÉNÉGAL, D'AGRICULTURE ET D'HORTICULTURE DU DÉPARTEMENT DE LA GIRONDE, DES JARDINIERS FLEURISTES ET ARBORICULTEURS DE BORDEAUX.

**Prix : 1 fr. 50 c.**



**BORDEAUX,**  
CHEZ CHAUMAS - GAYET,  
LIBRAIRE-ÉDITEUR,  
Fossés Chap.-Rouge, 54.

**PARIS,**  
CHEZ MADAME HUZARD,  
IMPAIMEUR-LIBRAIRE,  
Rue de l'Éperon, N° 7.

ET CHEZ L'AUTEUR,  
Fossés du Chapeau-Rouge, 9, à Bordeaux.

**1846.**

## 2 - 1915

—Papa, tu viens de me parler longuement des grands-parents paternels et de leurs ancêtres, alors que tu as vécu avec ta mère, et donc avec ses parents à elle !

—Je te l'ai dit, ils étaient du Nord, loin de Montauban et Paris. Ils n'ont pas eu la même importance que la branche paternelle, ta grand-mère maternelle était fille unique.

—Et à présent tu vas parler de nous ?

—Pendant la longue montée, ma vie a basculé définitivement à l'arrêt d'un train. La voie ferrée traverserait des gorges magnifiques puis, après un dernier tunnel, la gare m'est apparue. Imposante par l'aspect marchandises, l'arrêt fut conséquent. Je suis descendu et, là, en levant la tête, en haut d'une falaise, un château sidérant. Je suis sûr que de nombreuses personnes au même moment, ont pensé : «Là, je vais habiter !» Sauf que du souhait à l'acte, le chemin devient parfois ardu ou tortueux, mais je l'ai suivi jusqu'à devenir propriétaire à Bruniquel le 29 octobre 1917. Un peu comme un cadeau de mariage que nous nous faisions pour la vie, avec ta mère. Pas une lune de miel, une lune de pierres !

Mais restons en 1915. Auparavant je croisais souvent, sur le boulevard Montparnasse, un petit homme à l'allure fière et décidée, accompagné d'un énorme chien qu'il tenait en laisse. Or, le 14 mars 1915, le jour du vernissage d'une exposition de peintures et sculptures organisée à la Galerie «Chaine et Simonson», 19 rue Caumartin à Paris, à laquelle j'avais été invité et où je présentais des paysages, je fus très attiré par plusieurs sculptures d'une stylisation agréable et raffinée (œuvres intitulées *Tête de fille*, *La fille aux pigeons*, *Dessin* et *Sainte Famille* et signées Yoe Zadkin).

Aussi, comme je les regardais longuement, leur auteur engagea la conversation avec moi :

«Si vous aimez la sculpture, venez me voir à mon atelier 35 rue Rousselet» me dit-il.

Je m'y rendis, je crois bien, dès le lendemain. Par la porte grande ouverte, j'aperçus des arbres transformés en figures de *Prophètes*, que je pus examiner à loisir, leur auteur étant absent. Je le rencontrai peu après au petit café de «La *Rotonde*» où les premiers et vrais *Montparnos* avaient l'habitude de se réunir. Nous devînmes camarades, puis amis.

### 3 - 1917

—L'historique 2 juin 1917, j'avais 27 ans pour mon mariage qui a eu lieu, Paris XV<sup>e</sup>. Ma femme, ta mère, avait 31 ans et elle osait dire oui à un artiste peintre, habitant 38 rue Falguière, le lieu de mon atelier. Ma mère à moi vivait encore au 7 rue Brégin.

**Marguerite Gombault** habitait déjà chez moi, son père aussi était décédé (il était négociant) et sa mère sans profession habitait Paris, 32 rue Gabrielle.

Les témoins étaient des artistes : Eugène Corneau, 24 ans, artiste peintre habitant 36 rue de Chatillon ; Paul Cornet, 24 ans, statuaire, 5 rue Mathurin-Reigner ; Yvonne Dalliès, 31 ans, sculpteur 39 boulevard Saint-Jacques ; Marcel Goossens, 23 ans, artiste peintre, aux armées belges. Eugène Corneau né le 18 juin 1894 à Vouzeron est un graveur appréciable. Le sculpteur Paul Cornet, né le 18 mars 1892 dans le 15<sup>e</sup> arrondissement était aussi un ami cher. Je vais le répéter souvent : en cette année 1917 ma vie a basculé. En pleine guerre, la guerre n'y est pour rien ! La guerre me fait horreur à un point tel que je suis devenu artiste, vivant avec des artistes à Paris. Ce combat ne fut pas simple pour imposer mon choix à ma famille qui me voyait avocat comme mon frère, à défaut de servir comme médecin militaire dans l'armée. Et, combat encore moins simple, celui de vivre en même temps à Paris et Bruniquel. Mais à seulement croiser quelques vieilles dans les rues du village, comme venues du Moyen-âge, j'ai eu l'idée de mon tableau fondateur. A Bruniquel, loin des querelles parisiennes, cependant indispensables, tout parle à mon cœur et à mes sens : la beauté sauvage et grandiose du site, les pierres grises signées par les tailleurs, les tuiles brunes des vieux toits, les gens simples. Et la peinture n'est pas loin puisqu'un artiste que je connais, avait planté là son atelier, Marcel Lenoir.

Ta mère, chère Claude, native de Bourges (quai Messire Jacques) le 7 juin 1886 d'un père qui avait 47 ans et d'une mère de 30 ans, avait parmi les témoins de sa naissance, un peintre : François Louis Henri Lamy, 44 ans, demeurant à Bourges mais aussi un entrepreneur Louis Alfred Domage de 43 ans. Le couple n'a pas eu d'autre enfant. Il s'était marié le 30 juin 1884 et M. Gombault est alors directeur d'usine, une première épouse étant décédée le 2 juillet 1882, et lui-même est le fils d'un entrepreneur. Quant à l'épouse de mon beau-père, elle s'appelait Louise Augustine Charton avant de devenir Mme Gombault et appartenait à une famille de propriétaires de Norondes dans le Cher.

Ton grand-père maternel, Claude, appartenait au monde de l'entreprise si bien que pour son mariage il a comme témoins... un entrepreneur, Pierre Morel sous-chef de section au chemin de fer de l'est, ceux de lieutenants de gendarmerie, Nicolas Placide Michelet et Philippe Théophile Gredde. Quant à toi, dont nous fêtons tes dix ans aujourd'hui inutile de te rappeler ta naissance le 3 novembre 1922 à Paris.

—Papa, tu restes discret sur ta vie pour arriver aussitôt à l'année 1917, l'année de ton mariage...

—Il est des moments qui effacent tout ce qui précède et en 1917 en plus de mon mariage il y a ma première exposition.

—Tu as été un artiste comme date de naissance !

—Peux-tu imaginer Claude, l'effet que produit sur un artiste la découverte de sa première exposition ? Affronter le regard de la critique et celui de ses amis, attendre la vente de la première œuvre !

—L'exposition, c'est ça l'époque ?

Une expo ne commence pas seulement par des peintures mais par des amis qui obtiennent l'accès à une Galerie et ce jour là je marche avec un cœur qui bat follement vers le 11 rue Maubeuge, à la Galerie Marguy.



Parmi mes nombreux amis, le plus important s'appelle déjà Jean Cassou, sept ans de moins que moi. A vingt ans, il est déjà sur tous les fronts. On grimpe toujours le col de la vie en groupe. Jean a perdu son père à seize ans et vit dans l'ombre de sa mère andalouse dont il a étudié la langue comme un fou. Dire amis signifie, cafés, fêtes, revues, ateliers, Montparnasse en un mot. Cassou a créé une revue baptisée *Le Scarabée*, je ne me souviens plus pourquoi ce titre. Il a eu l'amabilité de présenter mon expo :

Le peintre Henry Ramey, qui expose actuellement chez Marguy, est un artiste original et classique à la fois : original, par sa conception personnelle de la nature ; classique, parce qu'humain et profond ; n'effleurant point les êtres ou les choses qu'il peint, mais les pénétrant jusqu'au fond d'elles-mêmes pour les définir synthétiquement. Ses portraits réunissent le réalisme et le style. Tout au plus pourrait-on s'étonner du heurt religieux et sensuel de ses compositions si nous n'avions les grands exemples de pareils hommes dans le passé.



Tout continue par la revue *SIC* de mars 1917 :

«Certaines peintures, certains dessins de l'exposition Ramey chez Marguy, 11, rue Maubeuge nous font penser qu'un jour prochain sans doute ce peintre saura s'affranchir de certaines influences pour devenir lui-même et peut-être... des nôtres.»

Comme *Le Scarabée*, la revue *SIC* fut éphémère car très secouée par la mort du poète Apollinaire, un des piliers avec Pierre Albert-Birot. On y trouvait quelques dessins de Chana Orloff, qui en 1914 était à Bruniquel sans doute dans l'ombre de Marcel Lenoir. Que dire de la note «il sera PEUT-ETRE des nôtres ». Pourquoi peut-être ?

Et de quelles influences ils souhaitaient que je me libère ?

J'ai été l'élève de Bernard Étienne Hubert Naudin, né à Châteauroux en 1876, un peintre, dessinateur, caricaturiste et graveur français, un professeur de l'Académie Colarossi rue de la Grande Chaumière. Une ambiance dont je me souviens de quelques aspects.

Un nom italien, un secrétaire général Suisse, un cosmopolitisme assuré, un jardin pittoresque. Ernest Colarossi, 40 ans, le fils du fondateur, réclamait peu les cotisations d'élèves. Les ateliers : un tas de petites bâtisses, de maisonnettes vétustes, appuyées les unes sur les autres, où l'on accède par des escaliers raides comme la justice. Aux murs, des caricatures, des portraits d'artistes connus, de vieux dessins très soignés, très figiolés, très «ficelés», avec, au bas, des noms d'anciens élèves devenus célèbres. Maillol, jeune maître indépendant est là. L'éclectisme est la loi de la maison avec une tendance légèrement marquée à gauche, c'est-à-dire qu'on flirte volontiers, ici, avec l'art libre. Donc il y avait l'original Bernard Naudin, mais aussi les cours libres, où l'indépendance farouche d'élèves n'écoutait rien. Une des innovations les plus originales a été le cours de peinture de genre, organisé par MM. Miller et Caro Delvaile. Des scènes d'intimisme : une loge d'actrice, la toilette d'une mondaine, une scène chez la blanchisseuse, au cabaret, etc. On habille le modèle, on dispose un

éclairage artificiel, et, çà et là, des fleurs, des fruits, des étoffes. Belle leçon de vie moderne, réaliste, autrement plus attachante que l'éternelle attitude noble devant l'éternel mur «couleur de muraille», sous l'éternel éclairage à quarante-cinq degrés !

Caro Delvaille, tout jeune, trente ans, pas plus, va, vient parmi les escabeaux, du rouge à la bouttonnière, et corrige prestigieusement. En deux traits décisifs, il a rectifié un dessin mal établi, posé une touche juste, qui a le poids d'une vérité.

Deux mots à dire, enfin, sur le cours d'histoire de l'art. Vauxcelles est titulaire de cette chaire. Une voix claire et une parole imagée ! Qui, mieux que lui, connaît l'œuvre, la vie et l'âme des maîtres du passé et du présent ? Qui mieux que lui pouvait en faire pénétrer les beautés et les enseignements ? Des maîtres simples, sans morgue en veston. Rien qui sente l'Institut ou l'Ecole de la rue Bonaparte. Naudin culotte une bouffarde en dessinant. Vauxcelles fait des mots en conférenciant. Oui, je suis né de cette ambiance, de cette époque, mais avec quelles influences ? J'aurais été un disciple d'André Lhôte et de Marcel Lenoir. Le tout, en fait, dans l'ombre de Cézanne.

Le *Carnet de la Semaine*, un hebdo ami grâce à la plume de Pinturicchio a confirmé le 11 mars 1917 :

«Le jeune Ramey qui se souvient de Lhôte ce qui est bien et de Marcel Lenoir, ce qui est moins bien, nous soumet ses débuts à la Galerie Marguy.»

Cette revue n'a jamais cessé de nous aider.

Le 24 novembre 1918 on y lit une confirmation de mes liens avec Lenoir : «Aux amis des Livres» on voit Marcel Lenoir et son disciple Ramey.

Le 6 avril 1919, je suis est évoqué au sujet d'une expo avec Zadkine et d'autres à la Galerie La Boétie.

Le 13 juillet 1919 un autre aspect de mon travail :

Le décorateur Henry Ramey, peintre d'avenir dont on sentit qu'il n'avait eu que peu de temps pour troussez costumes et décors.

Le 15 janvier 1922, une présentation classique :

Ramey, souple, excellant dans le rendu des nudités plantureuses.

Le 10 décembre 1922 une activité constante :

Dans une maison nouvelle (Robert-Gaudefroy, 26, rue de Seine, Galerie Visconti) un bouquet de noms sympathiques : Guérin, Barat-Levraux, Zing, Ramey et Hugot

Le 16 janvier 1927 un moment important que nous retrouverons :

Il y a un excellent Cassou de Ramey, bien construit et vivant.

Le 25 décembre 1927 : un très bon Ramey

Le 8 juin 1930 sera aussi mentionnée le lien entre Ramey et Claire Valière au sujet de l'aide aux sinistrés des inondations du Tarn-et-Garonne.

Le 24 janvier 1932 :

Entre nous, et malgré le dévouement magnifique de Ramey, de Gauthier et de leurs amis, les résultats en furent plutôt minces à propos d'un salon que nous retrouverons).

En matière d'influence, je viens de lire sur *La Dépêche* du 13 septembre 1932 sous la plume de Claire Charles-Géniaux ces quelques lignes :

«Non seulement Marcel Lenoir a peint Bruniquel, mais il a contribué, en y attirant d'autres artistes, comme le sculpteur toulousain Guénot, Henri Ramey, Fotensky, Calastrini et bien d'autres, à redonner un peu de vie à l'un *des plus anciens centres artistiques du monde*, car, ne l'oublions pas, c'est dans les abris sous roche de Bruniquel que les hommes de l'âge du renne, «doués, comme le dit Marcellin Boule, d'un sentiment exact et profond de la nature, très sensibles à la beauté et qui ont été de véritables artistes, les premiers artistes, des milliers d'années avant les Chaldéens, les Egyptiens ou les Egéens» ont sculpté dans l'ivoire des animaux et des femmes avec un esprit «instinctivement» synthétique, si

l'on peut dire, qu'essayent vainement d'imiter beaucoup d'artistes modernes. Est-ce la présence des artistes qui a redonné aux habitants de Bruniquel l'idée charmante de fleurir leur bourg ? Devant les seuils en plein cintre ou en ogive, aux fenêtres romanes ou Renaissance, sur les marches des escaliers, ce ne sont que vases contenant des géraniums, des lauriers-roses, des balsamines, des belles-de-jour. Dans la rue qui monte au château, les roses trémières, poussées entre les pavés semblent attendre le passage d'une procession; ou plutôt l'on dirait que les fileuses d'antan, pendant qu'elles font la sieste dans leurs maisons ténébreuses, ont planté à la porte leurs quenouilles piquées de cocardes rouges, roses, mauves et jaunes. Quel décor de fête, valut jamais celui –là ! »

Ce petit tableau de l'époque confirme que j'aurais été influencé par Marcel Lenoir et avec le cas de Fotensky nous avons un exemple des nombreux peintres russes venus au village. Quant à Calastrini il y a laissé un bas-relief sur la maison de Marcel Lenoir à Bruniquel.

Contrairement à moi, qui fus réformé, Zadkine, a fait la guerre en s'engageant comme volontaire. Entre 1915-1917, il se bat. Infirmier auprès des régiments russes, il est gazé puis réformé. Voilà pourquoi on a pu se retrouver en 1917. Il débuta alors une phase cubiste. Il voulait que les vides remplacent les solides, les concavités remplacent les convexités, la lumière remplace l'ombre et *vice versa*. Zadkine est le seigneur de son propre cosmos, de son humanité, de ses dieux, de ses symboles et a sa propre façon inaliénable de vivre parmi eux, et d'y répondre.

## 4 - 1918

—Ma vie est alors devenue une suite d'expositions...

—On va, papa, les repasser toutes les unes après les autres ?

—Non bien sûr, je ne voudrais pas être trop pesant.

—Passons tout de même à la deuxième...

—Oui elle a eue lieu à Toulouse et j'en ai conservé le catalogue.

Zadkine passait l'été à Bruniquel et je l'ai associé à l'exposition à la Galerie Chappe-Lautier à Toulouse, (du 25 octobre au 6 novembre ; prolongée jusqu'au 6 janvier 1919). Zadkine s'était adressé à Apollinaire pour qu'il présente le catalogue :

Le 10 9 1918

Bruniquel

Cher ami et M. Guillaume Apollinaire

Je viens de vous demander un service. Je vous serai infiniment reconnaissant pour une petite préface d'une dizaine de lignes d'imprimerie qui fleuriraient un catalogue d'une exposition que je me prête (?) à faire à Toulouse. J'exposerai quelques sculptures, bois et pierre, et dessins. Laissez-moi espérer que vous me rendrez ce service avec mes meilleurs sentiments.

Ossip Zadkine

Si ma demande vous semble impertinente je vous prie de m'excuser.

Apollinaire est mort deux mois après (le 9 novembre 1918) et n'a pas pu répondre. Cette expo de Toulouse a fait quelques lignes sur la Revue *SIC* de novembre 1918 :

«A Toulouse Galerie Chappe-Lautier 10 rue Lapeyrouse, du 25 octobre au 6 novembre exposition d'œuvres du peintre Henry Ramey et du sculpteur Ossip Zadkine. Ces

deux artistes se proposent de faire de semblables expositions au cours de cet hiver dans les principales villes du Midi et du Sud-Ouest.»

*Le Populaire* du 8 novembre 1918 indique:

«Un intéressant essai de décentralisation vient d'être fait à Toulouse, où la Galerie Chappe-Lautier réunit les œuvres peintes d'Henry Ramey et les sculptures d'Ossip Zadkine. C'est un peu loin pour vous inviter à vous y rendre mais Paris connaît déjà ces artistes et retrouvera l'occasion de les revoir.»

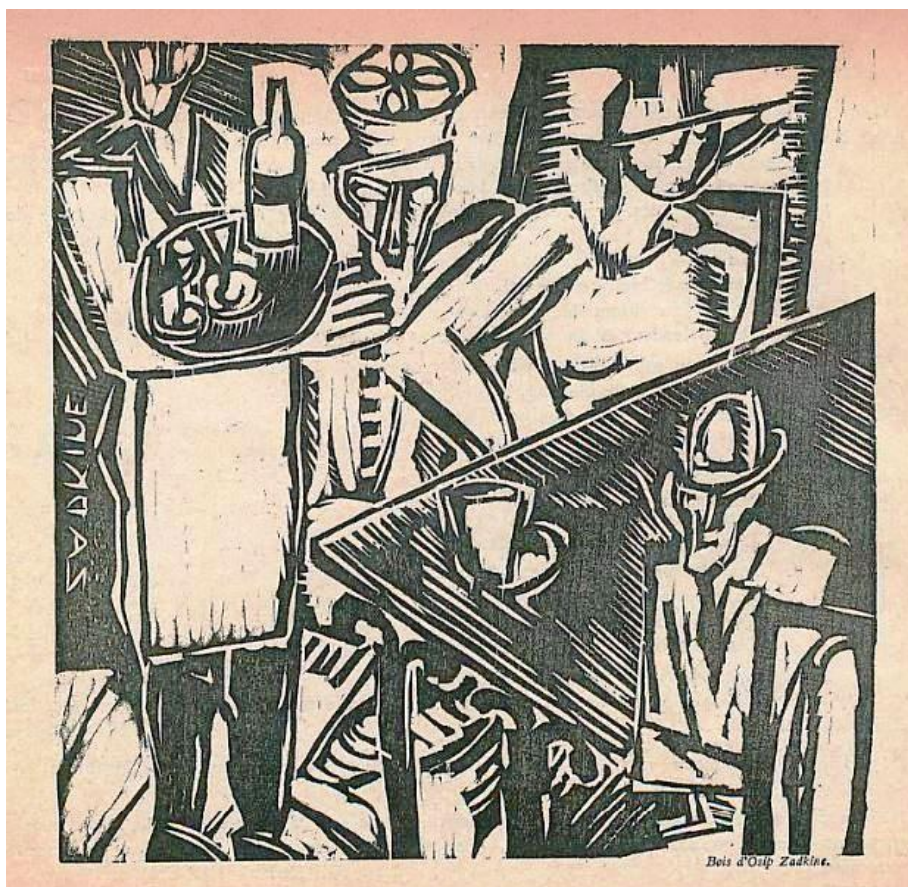
Par mesure d'économie, nous avons passé plusieurs soirées à faire des affiches au pochoir. Seul, le catalogue devait être confié à un imprimeur de Montauban.

L'exposition remporta un grand succès de curiosité, la presse lui fut favorable, les jeunes venaient en groupes, mais nous ne vendîmes guère que des catalogues.

Le peintre lotois André ou Roger Bissière, monté à Paris et alors cubiste modéré écrivit :

«C'est au Salon des Armées, voici bientôt deux ans, que je vis pour la première fois des travaux de Zadkine. J'avais remarqué quelques aquarelles qui faisaient tache dans ce milieu assez timide, et qui m'engagèrent à une connaissance plus approfondie de l'œuvre de leur auteur. Depuis, j'ai suivi, pas à pas, la production de Zadkine et si - à cause des différences de conception de sa race et de la mienne- certaines subtilités de son art me sont demeurées étrangères, je n'en ai pas moins goûté profondément le charme un peu barbare de ses travaux, et surtout la profonde compréhension plastique qu'ils révèlent. »

A cette occasion Zadkine m'initia à la xylogravure que j'allais utiliser tant et plus de retour à Paris. Je reprends ici celle de Zadkine qui servit pour le catalogue et que la revue *Les Lettres parisiennes* a repris. Cette revue fut décidée au cours du réveillon de 1918 qui s'est tenue dans mon atelier et au cours duquel j'ai présenté à mes amis, un copain d'enfance du temps où nous étions au Lycée de Saint Quentin : Jean Cassou.



La même année j'ai exposé, Chez Monnier 7 rue de l'Odéon, avec Marcel Lenoir, Zadkine, Signac.

Apollinaire, Zadkine, Marcel Lenoir et moi. Toute une histoire autour de l'art mystique d'où ce retour en arrière. Le 7 mai 1914 sur *Paris-Journal*, Apollinaire évoque le Salon de l'art mystique moderne.

Tous les samedis, de 5 à 7 heures, ont lieu, chez M. Boleslas Biegas, 3 bis, rue de Bagneux, les réunions hebdomadaires du Salon de l'art mystique moderne. Sont conviés à ces réunions tous les peintres, sculpteurs, artistes décorateurs, amateurs ou critiques d'art, collectionneurs, éditeurs, musiciens, poètes et écrivains désirant prendre part au grand mouvement de l'art mystique moderne.



Il mentionne bien sûr Marcel Lenoir... et *Paris Journal* du 11 juin 1914, revient sur le sujet :

Le peintre Marcel Lenoir a entrepris d'achever pour le Salon d'automne une toile de 64 m<sup>2</sup> où un grand nombre de contemporains se mouvront autour de l'image de la danse. Les personnages de ce tableau seront peints grandeur nature. On y verra MM. Alexandre Mercereau, Figuière, Florian-Parmentier, Stanislas Fumet, Laurent Tailhade, Fernand Divoire, Dessambre, Ramey, Nicolas Beauduin, Paul Brulat, G. de Pawlowski, Paul Fort, Victor-Émile Michelet, Karcher, Magdeleine Chaumont, Jacques Nayral, Léon Bloy, Lorenzi, Gustave Kahn, Doyon, Rosny aîné, Belval-Delahaye, Poinot, Ageorges, Jules Leroux, Pierre Jaudon, Georges Polti, Bérard, Han Ryner, Jean Clary, etc., etc.

Je suis encore là mais très vite mon anticléricalisme finira par m'éloigner du mysticisme ou de la foi théologique de Marcel Lenoir, même si celui-ci vient d'être enterré civilement à Montricoux et que je l'admire toujours. D'ailleurs en cette année 1918 les rapports sont plutôt tendus entre Marcel Lenoir et Apollinaire. Pour recoller les morceaux sa femme envoie une invitation décorée au poète.

A Monsieur Guillaume Apollinaire

Marcel Lenoir me prie de vous envoyer une invitation en l'espoir que ses plus grandes décorations pourront vous intéresser. Recevez mes salutations les plus distinguées.  
Mme Marcel Lenoir

Comme pour moi, l'épouse est là pour aider à la gestion de nos expositions.

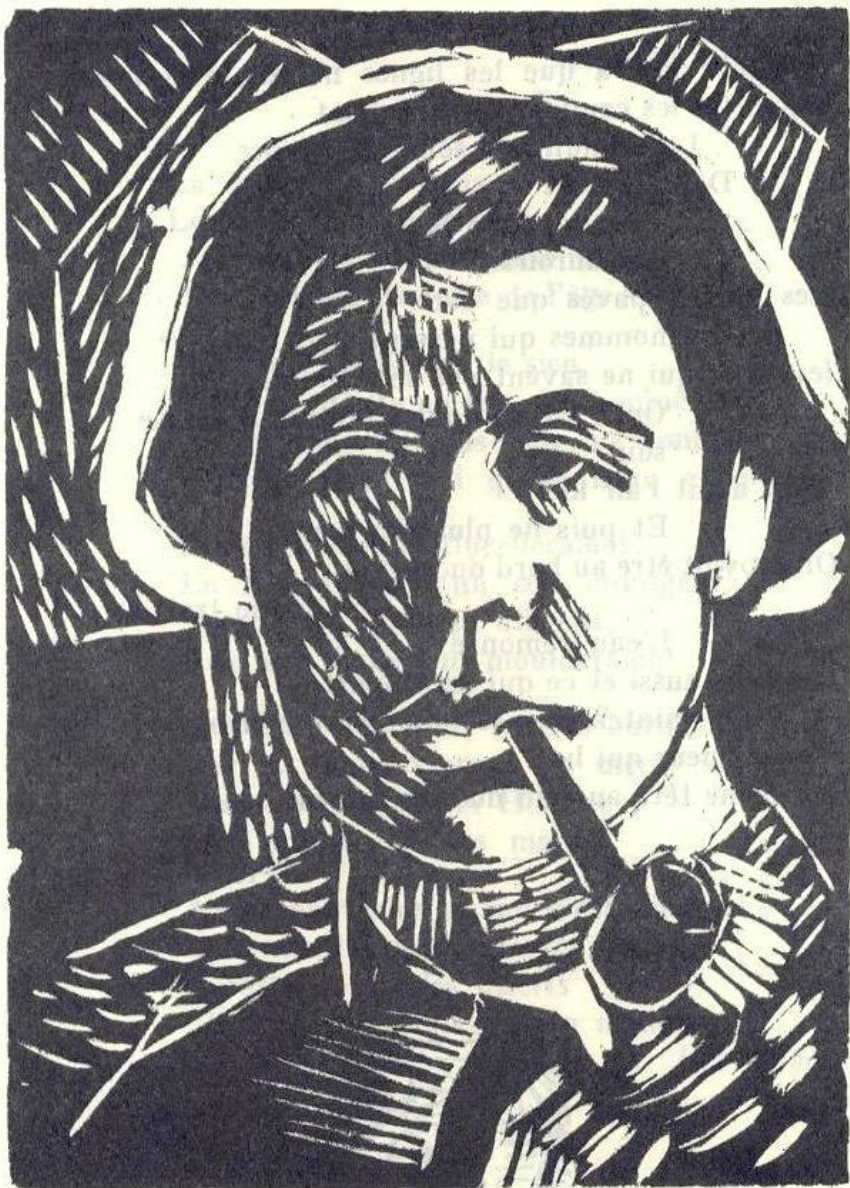


Les dessins sont signés Marcel Lenoir.

Le nombre de revues de l'époque est impressionnant et j'ai eu plaisir à retrouver *La Forge* dominée elle par les idées pacifistes d'Henri Barbusse, où Raoul Verfeuil, un autre montalbanais a publié quelques écrits, et la revue présentait cette autre exposition où j'ai attiré l'attention de Banville d'Hostel en 1919 :

GALERIE BRANGER. — La Galerie Branger nous offre avec Feder, Laurens, Morgan-Russel, Ortiz de Zárate, Henry Ramey, Ossip Zadkine, Fernand Trochain, Zigg, un très curieux ensemble du modernisme le plus aigu, où chacun affirme son idée cosmogonie, dans une note très personnelle, sans nuire à l'harmonie de la cymaise. C'est que la plupart, de ces exposants communient à la table des mêmes dieux, ces initiateurs considérables et pleins d'écueils que sont : Van Gogh, Gauguin ; et d'autre sorte je dirai, Mallarmé et Apollinaire. Car en cette néo-peinture la culture de l'esprit est chose d'importance. Mais ce n'est point pour nous proposer des rébus : L'architecture ici, nous apparaît toute rationnelle et tient à édifier, dans l'accord le plus parfait du subjectif et du concret. Henry Ramey se distingue parmi ceux qui ont le mieux pénétré les lois secrètes de cet accord. Nous aimons à le retrouver, riche de tous ses moyens qui sont magnifiques ; mais nous savons qu'il a déjà dépassé l'affirmation qu'il nous présente ici. S'il nous accorde en ses paysages la double saveur du ton et de la ligne, ses intérieurs nous apparaissent un peu emprisonnés dans la gangue du technicien trop préoccupé de perspective. Ses poissons, par contre, triomphent dans l'éclat du plus pur paroxysme.

Ossip Zadkine est un témoignage, sans doute agréable aux dieux dont il est plus haut parlé, de ce qui peut être tenté pour ramener l'art aux sources primitives. Si sa statuaire s'apparente trop sensiblement, semble-t-il, aux monolithes de l'île de Pâques, si certain bois doré atteste encore quelques servitudes devers la matière, cet artiste est assez jeune pour prétendre se dégager de toute exégèse et s'affirmer l'une des originalités saillantes de la néo-peinture. Ortiz de Zárate, plus près de nous, a la grâce, la force et la somptuosité propre à séduire un public de haut goût : ce à quoi ses fleurs excellent particulièrement.



Ortiz de Zaraté : Auto-portrait

Sur la Revue les Trois Roses n°9

Toujours les mêmes noms, toujours la même équipe, Ramey, Zadkine, Ortiz de Zárate, un groupe international qui cherche sa voie, qui se bat, qui est partout. La présentation de cette expo se retrouve sur *Le Mercure de France*.

Le journal *Liberté* du 25 juin 1919 va permettre d'entrer dans le vif du sujet avec un portrait impressionnant de ma jeune vie artistique :

Six toiles de M. Henri Ramey figureront le mois prochain à Londres dans une exposition qui réunira les noms de Derain, Vlaminck etc. Une dizaine d'autres toiles lui sont demandées pour l'exposition qu'organise M. Georges Crès dans son hôtel de la rue Hautefeuille. Actuellement M. Henry Ramey exécute les costumes, décors et masques pour une pièce en trois actes de MM. Jean Cassou et Georges Pillement, *le Soleil enchaîné ou la Dame au champignon* laquelle sera représentée au théâtre du Vieux-Colombier le 28 juin après-midi, par les soins des *Lettres parisiennes*, avec le concours de Mmes Louise Marion, Marguerite Noël, etc. Le programme sera orné d'un bois gravé par M. Henri Ramey. Celui-ci, ensuite, partira pour la Bretagne, en vue d'une série d'études nécessaires à l'exécution de grandes compositions de baigneuses, encore à l'état d'esquisses dans son atelier de la rue Falguière, et auxquelles il compte travailler l'hiver prochain. Le but de M. Henri Ramey n'est d'ailleurs que l'exécution de compositions murales. Ses paysages, portraits, natures mortes ne sont qu'études pour ses grands projets. Notons qu'il a composé une affiche pour l'exposition de peinture moderne organisée à Strasbourg par le Comité de propagande française.

Et de Cassou à Zadkine, avec d'autres, nous avons l'habitude de nous rassembler le soir dans mon atelier, à parler de *Job et ses amis*, l'une des toutes premières œuvres de Zadkine, un jeu de bande dessinée de personnages en bois que nous pouvions organiser comme bon nous semble. Voici les réflexions de Cassou :

Si ces merveilleux jouets et ces longs totems étincelants que Zadkine sculptait alors, possédaient un élément de pathétique russe, il y avait aussi quelque chose de l'humour clownesque qui dérivait de ses deux périodes à

Londres, dont la première était une lutte sombre contre la pauvreté. Car l'inspiration vivante de Zadkine n'est pas superficielle: son enthousiasme n'est pas une pose; il n'y a pas de vanité dans le vent qui fait vibrer sa lyre; cette humeur poétique est constituée d'éléments vrais et nécessaires tirés de la vie, de la nature et du destin.

J'ai cité le nom d'Ortiz de Zárate, l'homme à la guitare. Il avait un frère peintres Julio. Lui c'était Manuel, l'aîné.

On pourrait, avec les histoires qui courent sur son compte, remplir un livre. Ortiz, c'est la bohème énorme. On le vit, un matin, se dépouiller de son manteau pour en vêtir un chiffonnier, qui n'en avait sans doute pas besoin. On le vit, un soir, rendre la vue à l'un de ses amis qui l'avait très basse. Comment ? Oh ! c'est bien simple ; en le débarrassant de ses lunettes qu'il écrasa du pied : «Va, tu es guéri...».

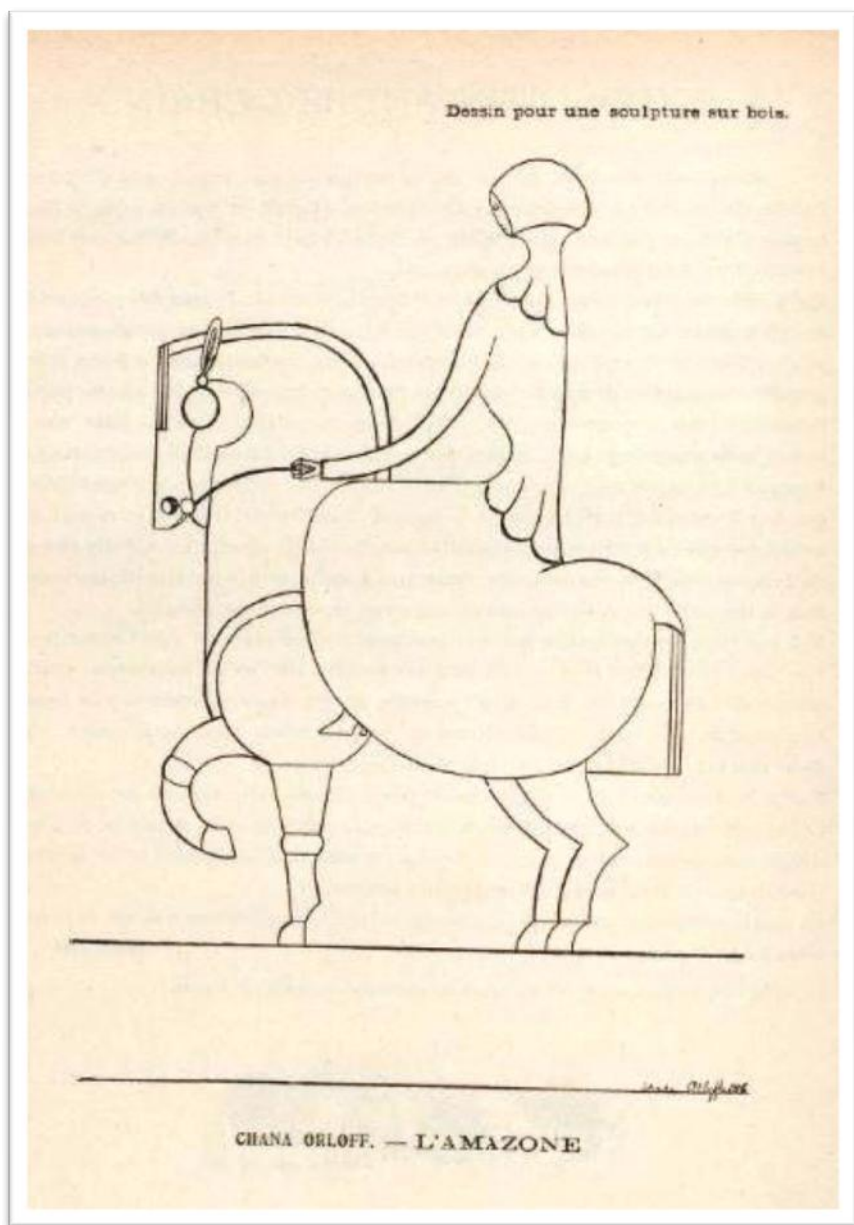
—Papa, est-il plus comique de Zadkine ?

—Plus excentriques c'est sûr !

—Et où faisait-il le pitre ?

—Il y avait un café, *Le Vavin*...

*Le Vavin* n'est plus depuis longtemps. Il n'a d'ailleurs pas fait long feu. *La Rotonde* n'a pas été longue à le happer, à l'engloutir avec, si ma mémoire est bonne, une boutique de coiffeur. Son succès avait été immédiat et grand. Sur ses murs l'on vit, pour la première fois, des peintures, des toiles accrochées, gratis, en permanence, et qui, parfois, se vendaient. Modigliani, Soutine, Ortiz nous sommes tous passés par ces fausses expositions. Souvent nous venions de *La Ruche*, un autre café.



L'Amazone de Chana Orloff venue à Bruniquel.



## 5 - 1919

- Tu es l'enfant des expositions mais aussi des revues ?
- Oui ma fille, les revues étaient encore plus excitantes que les expositions !
- Mais pourquoi ?
- L'artiste est seul face à son œuvre puis trouve les autres dans les expositions. Dans les revues c'est l'inverse, être avec les autres permet d'arriver à l'œuvre !
- Une revue peut devenir une œuvre ?
- Voici la plus belle, *Les Lettres parisiennes* !





Avec *Les Lettres parisiennes*, j'ai appris à aimer Georges Pillement né en 1898 à Mayet (Sarthe) qui, à 20 ans est devenu le pilier de l'édifice ! Membre de l'équipe du *Scarabée* en tant que traducteur, spécialiste des littératures espagnole et hispano-américaine, il était comme un double de Jean Cassou. Seule notre folle jeunesse avait permis une aventure aussi extraordinaire qui a rassemblé pendant deux ans les amis d'une vie.

Numéro 1 : 1<sup>er</sup> juin 1918

Numéro 2 : 1<sup>er</sup> septembre 1918

Numéro 3 : 15 novembre 1918

Numéro 4 : 1<sup>er</sup> février 1919

Numéro 5 : 1<sup>er</sup> mai 1919

Numéro 6-7 : 1<sup>er</sup> novembre 1919

Numéro 8 : 1<sup>er</sup> janvier 1920

Numéro 9 : 1<sup>er</sup> avril 1920

Dans le n° 1 nous pouvions croiser : Jean Cassou, Luc Durtrain, Marcel Lenoir, Victor-Emile Michelet, Eugéni d'Ors (traduit par Henri Puig), Georges Pillement, Jules Romains, Schilde, Paul Signac, Walt Whitman (traduit par Arthur E. Griegges).

Marcel Lenoir était présent par le dessin d'une femme simple assise sur une chaise, penchée, jambes croisées, à côté d'un récipient indéfini. Zadkine, son épouse Valentine Prax, comme la mienne, y trouveront une place plus tard. Pour l'Espagne il y avait aussi Henri Puig.

Le n°2 reprend certains noms du n°1: Georges Pillement bien sûr et son bras droit Henri Puig mais les autres signatures sont nouvelles. Avec la mienne nous trouvons Fernand de Lisle, Gaston Bornstein, Ricardo Baeza, Georges Duhamel, Charles Vildrac, Maurice Charas, André Wurmser et André Spire.



Dessin Marcel Lenoir

Le lien Georges Pillement-Jean Cassou est très fort puisqu'ils ont réalisé ensemble un spectacle dont j'ai été l'auteur des décors : *Le soleil enchanté ou la dame au Champignon*. J'ai illustré par neuf bois gravés les poésies de Georges Pillement : *Les neuf rondes de la petite fille aux oies*. La revue mentionne *Carnet Critique* qui a publié une étude «sur l'œuvre de notre ami et collaborateur Henry Ramey, par le critique Banville d'Hostel». Je n'ai pas conservé cette étude ! Je retrouve avec plaisir ce dessin qui provoque cette question de ma fille : « Pourquoi elle est triste ? »

Le numéro 3 invite les lecteurs à m'envoyer 24 rue Falguière à Paris tout ce qui concerne l'art. Comment ne pas être ému d'y trouver une traduction d'Antonio Machado, ou celle de Saint-Pol-Roux. La revue n'est pas celle d'une coterie, d'une tendance, mais d'une ouverture au monde qui, en ce lendemain de guerre, se veut sans doute un appel à la fraternité.



LES LETTRES PARISIENNES

39



Les dessins du peintre Henry Ramsey qui illustrent cet article forment ici l'exemple des formes vivantes et synthétiques dont dans ce peut directement s'inspirer en les transposant en rythmes simples.

J. R.

Cette citation de Jeanne Ronsay rappelle que les femmes étaient rares.

«Les dessins du peintre Henry Ramey qui illustrent cet article constituent ici l'exemple des formes vivantes et synthétiques dont la danse peut directement s'inspirer en les transposant en rythmes simples».

—Papa, tu veux dire qu'il était déjà question de Jeanne Ronsay, celle dont tu m'as offert un livre sur la danse ?

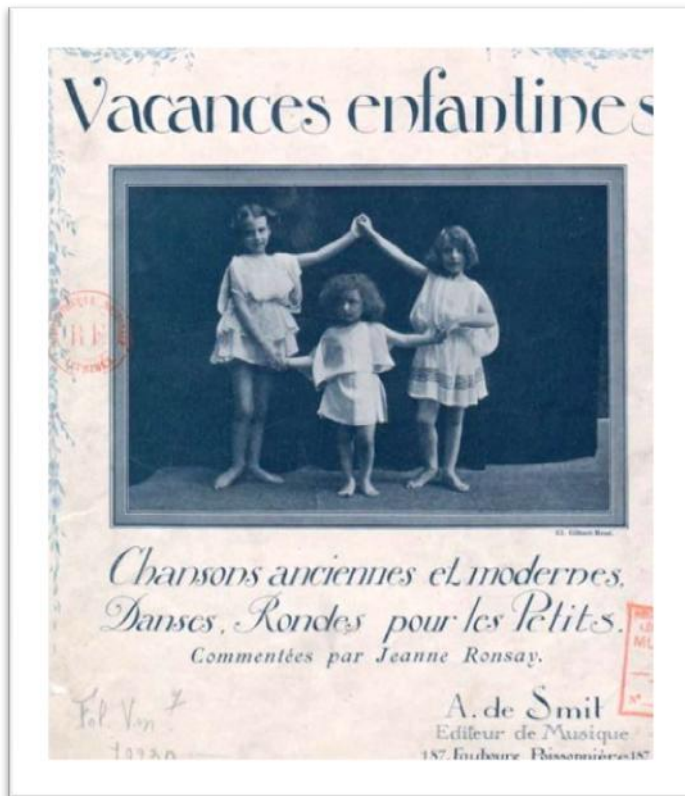
—Oui, la danse et le chant.

—Je n'étais pas né et vous vous connaissiez !

—Je te le répète, cette revue fut celle de la plus grande amitié.

—Ou amitiés au pluriel ?

—Au pluriel ça voudrait dire que les amitiés étaient différentes des uns aux autres, or nous étions tellement complémentaires...



Dans la rubrique *Les Arts* nous découvrons la référence à diverses expos de moi mais aussi l'exposition à Lyon du collaborateur Marcel Lenoir en précisant : «un excellent artiste étant de ceux que nous estimons le plus.» Il ne participait plus à la revue mais il restait des nôtres.

45



Nous sommes au numéro 4 du 1<sup>er</sup> février 1919.  
Je retiens parmi les signataires : Joseph Bernard, Jean Cassou, André Wurmser, Ortiz de Zárate, Marc Taloff traduit du russe par Vita Rosen, Ossip Zadkine.

*LES LETTRES PARISIENNES*



*(Dessin de Henry Ramey)*

Ouverture au monde espagnol mais ici ouverture aussi au monde russe. Tu sais que j'en ai invité plusieurs à venir à Bruniquel devenu un lieu presque aussi connu des artistes que Collioure. Le plus fameux, le plus crucial, Zadkine.

Nous lisons sur la revue :  
«Ramey est toujours là avec son style simple.»



Le numéro 5 s'étoffe encore avec toujours une belle attention aux œuvres venues de l'étranger.

Les expositions se poursuivront et je suis toujours avec Zadkine et Ortiz de Zárate.





Bois gravé de Ramey

Marguerite s'occupe de l'organisation de la revue et publie à la fin un article sur l'ameublement.

Le numéro suivant sera double ; la revue commence à battre de l'aile.

Pour les expositions, l'éditeur Crès m'offre ses bâtiments et nous y serons en juillet et août avec quelques amis. Voilà pourquoi cet été là je n'ai pas été à Bruniquel.

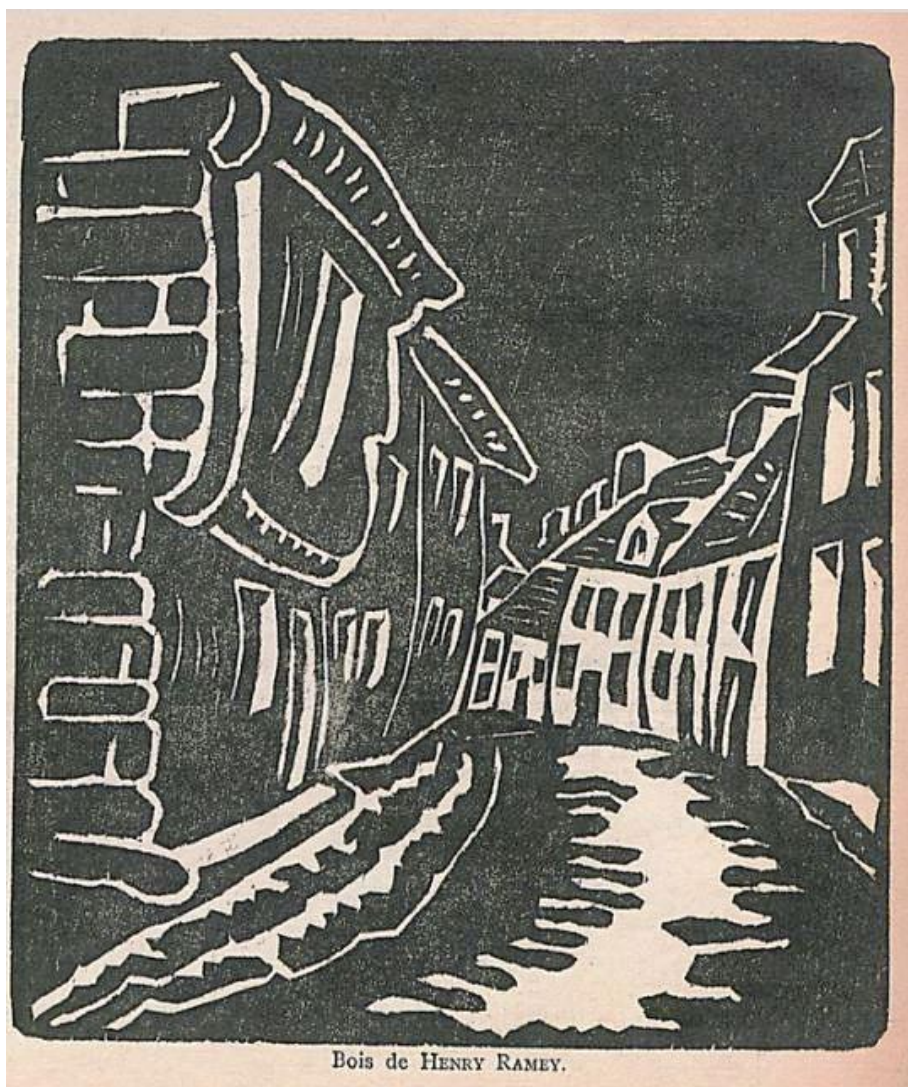
En juin à Strasbourg expo avec de œuvres de Cézanne, Matisse et les inséparables Ortiz et Zadkine. André Lafitte est aussi présent mais il meurt à ce moment là :

«Cet artiste qui devait collaborer à notre revue était un des jeunes les plus doués, donnant les plus grands espoirs.»

Avec ce n° 8 les projets ne manquent pas, témoignage d'un dynamisme exceptionnel.







Me voici sur le dernier numéro. Avec en prime un poème de Valentine Prax et un écrit de Zadkine, les deux artistes qui vont ensuite se marier à Bruniquel !

—Oui papa une belle revue...

—Et je veux ajouter un autre événement pour cette année : le 12 février à la Galerie Moleux, 68 boulevard Malherbes Lucien Andrieu a exposé ses peintures et ses dessins.

## Les Sons.

J'entends

Aigu

En graincement d'un verre sur du métal

L'accompagnement du chant.

J'entends

Brutal

Le choc

du

Tam-Tam

lourd

et tressautant

secouant

Ame

et

sens

J'entends

Hurler

Sauvage et continue avec rage

Le Chant

Puis douce et navrée la mélodie

J'entends

Brutal

Le choc

du

Tam Tam

lourd

Tressautant

Affolant!

VALENTINE PRAX.

Sur la revue un poème de Valentine Prax  
Est-ce que *graincement* est une faute de frappe ou une  
façon de faire grincer les dents du lecteur ?



## Sur la revue Zadkine présent le Salon des Indépendants (supplément au n°9 La Sculpture)

Nous trouvons aujourd'hui la belle révoltée de jadis dans ses plus violents fards. Elle se redresse sur de nouvelles béquilles fraîchement coupées dans le buis, délaissant la capote bleue ; la plaie allongée des médailles multicolores. Elle est parée de ses vieux bijoux mis à neuf et d'un régiment de diamants Fix de toutes dimensions.

Elle s'achemine vers le palais, vers la porte monumentale aux épines de fer forgé, aux enfants gras léchés par les lions, vers tout un monde exotique sculpté en pierre qui longe les murs. La belle révoltée qui étalait jadis sa fugue et son ardeur verte et jeune a abandonné aujourd'hui, en nouvelle riche, les baraques du pont de l'Alma, le fer à cheval du Champ de Mars pour la grande maison de rapport. Elle fait ses noces d'argent, s'enrhumant dans ces salles glaciales, sur ces escaliers de riches, aux rotondes vertigineuses et tapis veloutés.

\*

Les faiseurs de petits biscuits, les chanteurs en plâtre et terre cuite verront l'exhibition de leurs stances masturbées sous les colonnes corinthiennes mille neuf cent après J.-C. Dans les coins ombrageux des carrés architecturaux l'air humide et bleu bercera ces innombrables têtes aux cous allongés, aux sourires maniaques tandis que les socles des lourdes maternités, des chavirantes piétés, et des frêles adolescents serviront de bancs pour le peuple fatigué de ces mondes à distance vus à travers une loupe pour lui inconnue.

Les foules de victimes *du Petit Parisien* chercheront à faciliter leur digestion par le rire grossier et triste devant les pensées maladivement élevées dans le retrait calme des ateliers. Mais ce rire ne fera pas pâlir ceux qui font la sculpture, ceux qui s'efforcent d'exprimer des idées dégagées, rejetant loin l'inutile et la routine moisie de l'école, sa phtisie et son protectionnisme ignominieux,

ceux, enfin, qui ont horreur de la Boutique, de toute boutique. L'œuvre n'a jamais connu la prosternation du peuple, car, venant avec son étrangeté spécifique, sa leur, elle rencontre l'indifférence de l'ignorant ou la d'un faible pressentant la nouvelle expression.

\*

L'écroulement des conceptions plastiques du dix-neuvième se précipite quoique les boulevards et avenues continuent de s'orner encore des mêmes vestiges de mauvais goût, donnant la place toujours à la laideur des exigences de la structure sociale. Mais les agglomérations modernes menant constamment vers l'introduction de nouveaux éléments et à la coopération simultanée des diverses découvertes scientifiques, ne pourront pas bientôt trouver chemin. Une nouvelle architecture s'impose où la perspective de la composition des masses et leurs proportions sera mise pour la première fois à la hauteur de leur importance. Déjà ces idées font brèche dans cette dentelle des façades « modernes » qui ne sont que de chaotiques entassements de fenêtres, portes et corniches les bois nègres, et à l'avenir on ira voir les sculpteurs de la Société des Indépendants dans les rues et avenues, usines et fours métalliques. Et les façades fières et le bruit rythmique des dynamos parleront un langage plus calme et plus noble au peuple et au soleil. OSSIP ZADKINE.

6 - 1920



Dessin de Maudonnet :  
la maison de Zadkine-Prax à Bruniquel

—Et Bruniquel dans tout ça ? Pas d'expositions, de revues, et pourtant là-bas ta vie aurait basculé ?

—Pour t'expliquer, ma chère Claude, 1920 est la bonne année !

—Un événement de plus ?

—Cette fois je te promets une belle histoire ! Tu vois qui est Zadkine ?

—Et sa belle Valentine ! Une belle rime !

—Et un beau mariage qui a eu lieu à Bruniquel !

Qui d'Ossip ou de Valentine s'est incliné ? On peut dire Ossip puisque il décida le mariage. On peut dire Valentine qui cet été là profitait des joies de la mer à Collioure, et accepta de rejoindre la campagne qu'elle aimait beaucoup moins. Zadkine avait-il été rendu heureux par son exposition dans son atelier, le 19 mai 1920 ?

Un mariage modeste, faute d'argent, mais la découverte de promenades à faire parmi bêtes, maisons séculaires, arbres et vieilles pierres, compensa le regret de n'avoir pas même de quoi s'acheter des alliances. Comme la maison où ils logeaient n'avait ni porte ni volets aux fenêtres, deux couvertures, les remplacèrent. Un Japonais était au rendez-vous ! Et pas n'importe quel Japonais : Foujita en personne avec sa femme Fernande Barrey, et le natif de Costa Rica Manuel Cano ! L'Amérique, l'Afrique, l'Europe et l'Asie s'étaient donné rendez-vous à Bruniquel<sup>1</sup> !

—Papa je te coupe, je ne vois pas l'Afrique ?

—Valentine est né en Algérie et l'Algérie c'est l'Afrique !

—A l'école j'ai écouté le cours de géographie et la maîtresse a dit que c'est la France. Elle s'est trompée ?

—La France a des colonies partout mais chaque colonie appartient à son continent et l'Algérie est sur le continent africain. Je vais d'ailleurs continuer de te raconter cette histoire avec le cas de Valentine. Elle a eu un frère le 29 juillet 1895 lui aussi né à Bône Place Alexis-Lambert, mais

---

<sup>1</sup> Voir le livre spécifique consacré à la question.

qui est mort pour une raison inconnue le 18 novembre 1904 avant d'avoir dix ans. Avec comme témoins : Magliulo Henri 22 ans architecte, et de Gelinel Camille 30 ans commis rédacteur à la sous-préfecture, tous deux domiciliés à Bône. Le père était à ce moment là toujours employé forestier.

—Papa, je te coupe encore, tu m'en dis plus sur Valentine que sur Maman !

—Mais je te l'ai dit, je te présente l'époque. Tes parents tu peux les interroger directement...

—Tu veux dire que tu souhaites, quand je croise tes amis, que je saisisse d'où ils viennent ?

—Et qui ils sont, aussi ! Maintenant parlons de Foujita.

A Paris depuis août 1913, il croise dans le quartier Montparnasse le peintre chilien Manuel Ortiz de Zárate à la terrasse d'un café, qui l'entraîne jusqu'à l'atelier de Pablo Picasso... Trop âgé pour s'inscrire aux Beaux-Arts, il prend une carte de copiste au Louvre, arpente les salles, avide de tout découvrir, et notamment l'art antique, dont il apprécie la stylisation. Il y fait la connaissance de Zadkine, lui aussi un habitué du Musée et là est née leur amitié.

Il s'installe au 5, rue Delambre où il reste jusqu'en 1924. En mars 1917, à 30 ans, coup de foudre pour Fernande Barrey, artiste gouailleuse et passionnée, qu'il épouse deux semaines plus tard, un mariage presque en même temps que le mien !

Après un accueil très froid, il est devenu en deux trois ans une vedette comme il fut une vedette à Bruniquel en quelques heures. Emile HENRIOT lui a consacré un long article dans *Paris Midi* du 21 mai 1923, un honneur dont je n'ai jamais bénéficié.

Foujita est un peintre à la mode, et dont chacun sait discerner de loin la manière reconnaissante. Il a déjà des détracteurs : on se plaint de son extrême habileté. Cette critique est bien injuste. Pourquoi cet artiste n'aurait-il pas le droit d'être charmant ?

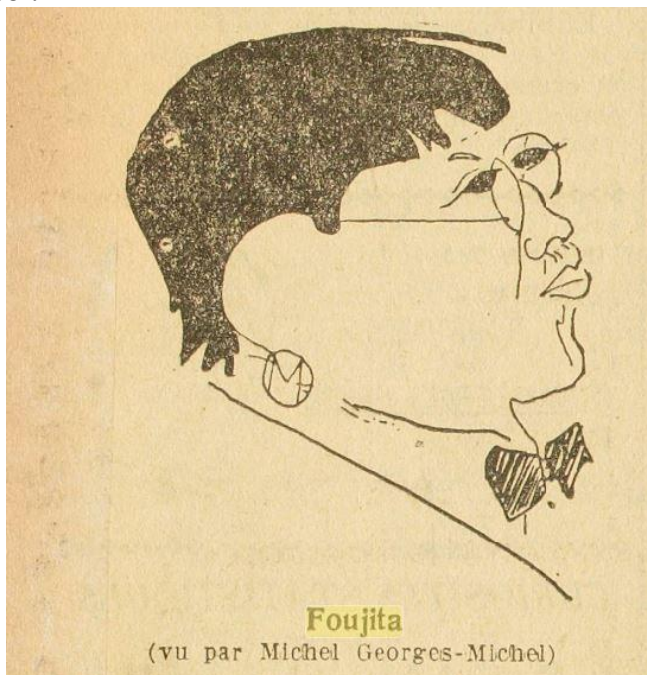


Il l'est, sans conteste. Il vous surprend, d'abord, par on ne sait quel caractère exotique et archaïsant, sa naïveté roublarde, cette ingénuité affectée qui font ressembler ses tableaux à des compositions d'enfant. Puis l'on s'aperçoit que sous cette apparente ingénuité, c'est une extraordinaire maîtrise qui joue et s'impose à vous. Le dessinateur est, chez lui, prodigieux. Il a l'air de ne toucher à rien, de promener seulement la pointe d'un crayon bien taillé sur sa toile : mais ce trait a une sûreté, une exactitude de compas. Sous ce crayon, les visages comme les objets accusent le contour le plus fin, mais aussi le plus net : vous n'y sentez aucune reprise, aucun repentir.

Avec Foujita j'ai partagé deux passions : dessiner et peindre des enfants, et faire œuvre d'objets simples, comme un verre sur un buffet de cuisine recouvert d'une toile cirée, une pipe en terre de deux sous, avec le paquet de tabac et la boîte de suédoises à côté. Il est demeuré le fils des précieux estampistes japonais, ses aïeux et ses maîtres. A leurs leçons, il a ajouté celles des primitifs italiens et flamands ; d'où ce double aspect exotique et archaïque qui frappe dans ses toiles. Au départ cette alliance sujette de reproches est devenue un titre de gloire ! Mon dernier souvenir de lui aujourd'hui ? En juillet 1926 à la Galerie Granoff il exposa trente peintures ravissantes par leur préciosité et leur subtilité, par leur habileté et leur finesse. Mais j'ai éprouvé des sensations de répétition et de monotonie. Marc Chagall, qui expose dans la même Galerie, demeure, lui, russe d'imagination et d'expression, Je l'ai préféré.

Que devient-il en cet hiver de 1932 ? Le 31 octobre 1931, il a embarqué pour Rio de Janeiro en compagnie d'une jeune danseuse et modèle, Madeleine Lequeux. Ses commandes, comme pour tous les artistes, se sont raréfiées, du fait de la crise, et il a subi un important redressement fiscal au moment où il ne gagnait presque plus rien, mais en souvenir du temps où il gagnait beaucoup. Il a écrit un

message d'adieu à son ami Robert Desnos, lui confiant Youki (son épouse de l'heure), à qui il a cédé toutes ses peintures !



Lui aussi est devenu un proche de Modigliani. Modigliani ! J'aurais dû commencer ce chapitre sur 1920 par cet événement qui bouleversa tout Montparnasse : la mort de Modigliani le 27 janvier suivie le lendemain de celle de sa jeune femme, âgée de 19 ans, — une artiste très douée, — qui se jeta de désespoir par une fenêtre du sixième étage, se tua net, mais l'enfant qu'elle portait en elle, lui survécut ! Une fille ! Trois lignes seulement dans les journaux, même dans *Comœdia* ! Zadkine plus que moi encore, le côtoyait à la cantine de sa compatriote, Marie Vassilief. Entre gens misérables ils se serraient les coudes. Avec la guerre, en 1914, la cantine inscrite comme club privé, n'était pas soumise au couvre-feu. L'endroit est devenu instantanément très fréquenté. Ossip et Marie présentaient des danses russes et Pablo Picasso imitait les toreros pour amuser ses amis Foujita et Diego Rivera. Même le Mexique était au rendez-vous ! Marie repartit en Russie en 1915 et

pendant un an les artistes de Montmartre se trouvèrent orphelins et surtout sans la maigre pitance qui était servie. Modigliani était plus soucieux de son apéritif et de ses drogues que de son repas. Il vendait ses dessins moins de cinquante centimes. En quelques secondes il en fit un de moi : une économie de lignes, une marque d'amitié, un lien permanent avec lui. Sculpteur il fut gagné très tard à la peinture.

En janvier 1917, dans la cantine, ce fut la fête à Braque. Au dessert, tout le monde se mit à chanter quand soudain la porte s'ouvrit : Modigliani qui n'avait pas été invité car il y avait son ancienne compagne, entra à la tête d'une troupe d'artistes. Ayant dénoué son écharpe rouge, il se mit à chanter en italien. Il chantait souvent en italien.

—Mais ma chère fille à parler mariage à Bruniquel peut-être préférerais-tu un mariage de Comtesse ?

—Nous vivons à côté d'un château alors comment ne pas penser à des princesses !

En 1921 la fille du château a trouvé époux à sa pointure mais le mariage n'a pas eu lieu à Bruniquel, petit village indigne d'une telle cérémonie ! Tout s'est passé à Toulouse entre le capitaine Jacques de Boubée de Gramont, du 47<sup>e</sup> R. A. C., décoré de la croix de guerre et de la Military Cross, et Mlle Marie d'Ouvrier de Villegly de Bruniquel.

Lui est fils du colonel de Gramont, commandant le 6<sup>e</sup> chasseurs à cheval, glorieusement tué en 1914, et de Mme de Gramont, née Molette-Morangiès, et petit-fils du marquis de Morangiès,

Elle est fille du vicomte, officier de cavalerie démissionnaire, et de la vicomtesse, née Villeneuve-Bargemon, et petite-fille de la marquise de Villeneuve-Bargemon, née Rohan Chabot, décédée.

Les témoins ont été, pour le marié: le colonel baron de Nerciat, son oncle, et pour la mariée, le comte d'Alauzier, son oncle.

Après la messe dite par l'abbé Pujol, ancien précepteur du marié, et le chanoine Chagnol, curé de l'église-cathédrale Saint-Etienne, a été lue aux jeunes époux la bénédiction particulière transmise par le Pape. Benoît XV.

On comprend que Bruniquel n'était pas à la dimension de l'événement quand on voit le cortège sortir de l'église !

D'abord le capitaine et Mme de Gramont, puis :

Le baron Robert de Nerciat et Mlle M. d'Ouvrier-Bruniquel

M. G. d'Ouvrier-Bruniquel et Mlle S. de Nerciat,

M. C. de Gramont et Mlle G. d'Alauzier,

Le capitaine d'Alauzier et Mlle H. de Cours,

Le colonel baron de Nerciat et vicomtesse d'Ouvrier.

Le vicomte d'Ouvrier-Bruniquel et Mme de Gramont,

Le marquis de Saint-Exupéry et comtesse M. de Villeneuve - Bargemon,

Le comte d'Alauzier et Mme S. de Gramont, etc.

Du solennel à la pelle, de l'ordre à tous les étages, du cérémoniel en veux-tu, en voilà, aussi, ma fille, je t'offre en conclusion ce dessin sur Foujita !

FOUJITA



Soi-même !

## 7- 1921

— De revues en revues, comme de cafés en cafés partout c'était l'ébullition ?

— Je comprends, papa, que tu insistes vu qu'en 1932 nous vivons la glaciation ! Mais après la guerre, la construction des monuments aux morts n'était pas source de tristesses ?

— Une tristesse mêlée aussi d'enthousiasmes et de folies, alors qu'actuellement elle est plutôt mêlée de désespoir !

— Tu as encore des revues au rendez-vous ?

— *L'Intransigeant* du 11 mai 1921 évoqua notre collaboration, ta mère et moi pour «composer des filets et des tapisseries d'un beau style exposées au Palais de Crillon (3, Rue Boissy-d'Anglas), au milieu d'ensembles d'art moderne.»

— Et quelle autre revue ?

— Une revue très importante soumise depuis, vu les temps funestes qui s'annoncent, à des recherches sur la peinture juive !

Pourquoi *Le Mercure de France* a-t-il suivi pas à pas mes travaux toujours évoqués d'une ligne, d'expositions en Galeries et de Galeries en expositions. Le hasard a voulu que mon ami Jean Cassou soit, à partir de 1921 le pilier de la partie *Lettres espagnoles* et dès 1919 il avait ses entrées dans cette revue emblématique et historique.

Donc, le 1<sup>er</sup> mai 1919 à la Galerie Branger, je lis à côté des *toiles harmonieuses et d'une curieuse recherche de M. Ramey, on trouve des bois sculptés avec hardiesse par M. Zadkine et aussi des portraits sérieux de M. Ortiz de Zárate.*

Le 14 octobre 1920 le grand critique Louis Vauxcelles : écrit : «*Ramey dessine avec un sérieux un peu triste*».

J'ai alors des détracteurs en particulier Edmond Jaloux sur les *Nouvelles littéraires* où il indique le 2 décembre 1922

pour le Salon d'automne : «*Ramey une femme nue exécutée avec une grande vigueur mais bien déplaisante à voir*». Puis pour le Salon des Indépendants il écrit le 24 février 1923 : «*un nu couleur saumure de Ramey*».

Mais André Salomon sur *l'Europe nouvelle* du 23 janvier 1921 rappelle qu'il a souvent fait l'éloge d'Henry Ramey, textes que je n'ai pas trouvés.

Le 15 mai 1922 *Le Mercure* annonce *une belle nature morte* de moi au salon des Tuileries. Gustave Khan tient la chronique.

Voici comment René-Jean me voit le 14 janvier 1922 :

«M. Ramey expose des aquarelles aux tons chaud, où la nature est observée avec une subtilité non pas cérébrale mais visuelle ce qui est peut-être pour un peintre la première qualité. M. Ramey ne se préoccupe que de montrer ce qu'il voit, et comme il le voit avec quelque chose d'un peu maladif parfois, mais avec toute la tendresse qu'il porte aux choses: formes humaines ou végétales, qui viennent peupler l'architecture des sites divers devant lesquels il s'arrête. Il est sincère, il est ému. Cela ne suffit-il pas pour qu'on s'intéresse à l'œuvre d'un artiste? Bien qu'en étant intimement persuadé, j'ose à peine l'écrire.»

Le 15 octobre de 1923 je suis l'auteur *de bonnes recherches* à la Galerie Briand-Robert.

Le 15 juillet 1924 j'assouplis singulièrement mon faire en présentant des natures mortes dont les éléments sont des jouets. Je donne aux poupées une sorte de vie capricieuse et juste, et empreint mes tableaux de lumière heureuse.

Le thème confirmé le 15 novembre 1924 quand « je dessine avec une solidité de sculpteur des portraits de fillettes jouant avec des poupées, peint des fleurs et des paysages, d'un faire très libre dans une claire atmosphère.

Sur *Le Mercure de France* du 1<sup>er</sup> janvier 1926 Gustave Kahn ne se contente plus d'une ligne :

«Henri Ramey expose de grands nus d'une remarquable structure. Il les place dans des décors classiques d'ordonnance, dans le jeu de grands rideaux lourds, aux

flexions souples qui s'ouvrent sur de larges paysages de verdure, d'eau, d'arbres lointains et de cimes reculées, en fête de la matière autour de la chair éclatante.

Ce sont de pareils paysages qu'il traite en pages naturalistes, parfois égayées de cueillettes et de dinettes et qu'il rend avec souplesse et largeur. Les sites en sont choisis dans cette vallée de la Dordogne où l'âpre nature se pare le plus souvent de lignes majestueuses.

Certaines natures-mortes de Ramey disent l'éclat des fruits et l'éclat des fleurs hors des porte-bouquets, mais le plus souvent il s'attache à peindre les jeux de la lumière sur des objets matériels, masques, jouets d'enfants, fleurs artificielles sur lesquels les jeux de la lumière vraie font courir des reflets de vie authentique. »

Comme chaque mois de décembre, je suis au Salon d'Automne avec «*un beau nu sculptural dans un beau décor*» en 1926, «*son propre portrait, pittoresque et véridique avec une bonne étude de nu sur draperie rouge*» en 1927, «*un paysage parisien animé*» en 1928.

Et L'Intransigeant du 11 mai 1921 indique :

*Henry Ramey, en collaboration avec sa femme, a composé des filets et des tapisseries d'un beau style qu'on peut voir exposées au Palais de Crillon (3, Rue Boissy-d'Anglas), au milieu d'ensembles d'art moderne.*

Ceci étant, ailleurs que sur Le Mercure, nous n'avions pas que des éloges : Zadkine surtout suscitait le trouble :

Zadkine au salon d'Automne : troncs d'arbres que l'on dirait à peine dégrossis, bocs de pierre, c'est barbare, grotesque mais ce n'est pas indifférent. D'abord la matière est souvent belle et puis il y a de véritables réussites comme ce poisson d'albâtre sur morceau de cristal, synthèse saisissante comme surtout ce torse féminin en granit dont la forme est seulement suggérée avec une singulière puissance.

René Chavance en Février 1925

Le genre Zadkine affreuse sculpture à coups de hache barbarie désespérante.

Zadkine gloire métèque ! Dans vingt-ans trouvera-t-on un brocanteur assez naïf pour reprendre cette œuvre d'art pour un louis !

Pour Zadkine l'année 1921 fut celle de son exposition Galerie Barbazange où les critiques ne furent pas mieux si je retiens celle Henri Genet sur *La Chronique des arts et de la curiosité*:

«Zadkine, un artiste très doué montre des sculptures inspirées de l'art nègre qui sont peut-être, comme le veut M. André Salmon, «des fleurs de l'esprit épanouies sur un plan d'une belle solidité terrestre» mais auxquelles j'aime mieux dire très humblement que je ne comprends rien du tout.»

Je pense à une autre revue, *Les Feuilles libres*. André Lhote et encore Jean Cassou m'y firent une petite place. Le directeur était Marcel Raval et pour la première fois j'ai pu y lire Jean Cocteau en octobre 1921. Georges Pillement était aussi de l'aventure !



## 8- 1922

—1922, l'année faste, tu comprends pourquoi...

—L'année de ma naissance !

—J'ai immortalisé ce moment par la peinture que tu connais si bien !

—*La maternité bleue*. Ma mère me donne le sein.

—J'ai préféré le profil...

—Un instant de vie arrêté.

Je ne sais plus si j'ai souffert pour réaliser ce tableau. Comment rendre à ce moment personnel toute son universalité ? Et l'éclairage ! Sur le nez pour mieux le faire apparaître. Et puis la ressemblance entre la mère et la fille. L'ai-je exagérée ?

D'après le *Bulletin de la vie artistique* du 15 février 1922 j'étais le chef de la jeune école. Voilà quel était mon souhait de l'époque :

« Je souhaite qu'augmente le nombre des peintres qui se dirigent vers la véritable peinture à l'huile et surtout dans le sens du tableau complet tel que le comprenaient les maîtres, lesquels cherchaient à réunir dans une même œuvre tous les grands éléments de la nature à savoir : le portrait, le nu, l'intérieur, la nature morte et le paysage. Le Salon de l'avenir sera, je crois, le Salon du tableau, salon où le jury (puisque'il faudra bien un jury) n'aura pas à juger les tendances esthétiques des œuvres à lui présentées, mais devra décider simplement celles de ces œuvres qui sont des efforts de tableaux et refuser les toiles que les maîtres auraient considérées comme des morceaux ou des études. »

## 9— 1923



- Plusieurs fois, papa, tu m’as parlé de *La Rotonde*...
- Le café inévitable qui est en train de finir sa vie !
- Il existe encore pourtant...
- Montparnasse a vu finir Montmartre, Montparnasse va finir aussi.
- La Rotonde* c’est donc du passé ?
- Un passé qui fut *France* dirait Jean Cassou !

*La Rotonde*, l’ancien Caboulot du père Libion était devenu le Temple cubiste du Café Crème meurt victime de la concurrence, et de charges de toutes sortes qui pèsent actuellement sur bon nombre d’établissements parisiens !

*La Rotonde*, véritable tour de Babel s’était installée à l’angle du boulevard Raspail et du boulevard du Montparnasse, à la sortie du métro Vavin, et a porté sur ses épaules toute une époque.

Au départ, un petit café provincial où des rapins chevelus et des sculpteurs épiques se réunissaient pour siroter leur «purée» ou un démocratique «Gloria». Ils y venaient en pantalons de velours à la hussarde, la lavallière noire

nouée au cou et le feutre cabossé d'un coup de poing sur la tête. Léon Bloy y faisait des sermons au vitriol tandis que ses auditeurs, la bouffarde au bec, jouaient à la manille ou au jacquet avec le patron. Bon enfant, le père Libion ne s'apercevait jamais du départ du client gêné qui «oubliait» de régler sa consommation, et il entassait dans un réduit des piles de «croûtes» qu'il achetait sans les regarder à de pauvres bougres qui avaient faim ! Parfois, dans un coin du café, de pauvres types, hâves, faméliques, car ils ne mangeaient sans doute pas tous les jours, s'asseyaient pour dévorer un croissant trempé dans un café crème. Obscurs et taciturnes, ils n'adressaient pas la parole aux autres mais parlaient entre eux à voix basse. Parfois leurs yeux lançaient des éclairs. Deux de ces mystérieux clients s'appelaient alors Wladimir Ilitsch et Léon Braunstein, car on ne les connaissait pas encore sous les noms de Lénine et de Trotsky. Leurs compagnons se nommaient Lounatcharsky, Kamenev, Zinoviev. Ils préparaient le grand soir et c'est ainsi que la révolution bolchevique est née sans doute sur une table de l'ancienne *Rotonde*.

—Tu veux dire que Lénine, celui de la Révolution d'octobre, était à Paris ?

—Le monde entier était à Paris ! Et la *Rotonde* était leur refuge !

—Je croyais que tu allais encore me parler d'artistes ?

—Je vais y venir.

Ilitsch-Lénine habitait Montrouge, rue Marie-Rose, et chaque jour, le futur chef de la Russie Rouge déambulait sur sa bicyclette à travers les rues de son quartier et de Montparnasse. Mais Trotsky devait reparaître à la *Rotonde* en 1914 après avoir échappé aux camps de concentration autrichiens. Durant deux années, le créateur de l'armée rouge allait vivre en France, correspondant attitré d'un journal révolutionnaire russe, habitant un petit logement de la rue Saint-André-des-Arts et venant régulièrement passer ses soirées à la *Rotonde* où sans trêve il annotait

journaux, revues et livres. Cependant, un beau soir, on ne revit plus Trotsky à sa table habituelle. Malgré sa carte de presse qui lui avait été délivrée par la Préfecture de police, deux agents de la Sûreté étaient venus un matin le quérir au saut du lit et sans autres explications l'avaient conduit jusqu'à la frontière espagnole, car le gouvernement du Tsar, inquiet de ses menées, avait obtenu son expulsion.

Alors que s'en allaient les bolcheviks, arrivaient les futuristes et les cubistes. Et la *Rotonde*, au détriment de Montmartre, allait devenir le grand café artistique ! Foujita et sa femme étaient là. Et nous étions à deux pas de l'atelier de Bourdelle qui venait discuter avec Pompon, Despiau. Et le plus grand de tous : Modigliani avec Suzanne Valadon et son fils Maurice Utrillo. Picasso, Man Ray et tant d'autres complétaient la troupe.

Alors que le père Libion obligeait ses clients en leur prenant par pitié des tableaux dont il ignorait totalement la valeur future, les garçons de café de la *Rotonde* avaient flairé l'avenir du mouvement qu'ils voyaient naître. Leurs clients pouvaient se lever de table sans payer ! Jamais ils ne les rappelaient. Bien au contraire, ils renouvelaient d'eux-mêmes les tournées, et lorsqu'ils savaient que leurs habitués avaient le gousset vide, ces chevaliers de la limonade n'attendaient pas qu'on leur demandât quelque chose pour tendre discrètement une coupure de dix ou de vingt francs, car c'était encore l'époque des coupures. Puis lorsque l'ardoise se montait à 2 ou 300 francs, ces généreux serveurs l'annulaient d'un seul coup, demandant simplement une ou deux toiles traînant sans amateur dans un coin de l'atelier du rapin désargenté.

Quelle époque héroïque !

Il y avait même des bals improvisés à la terrasse de la Rotonde au temps où la bohème cosmopolite vivait

On y voyait aussi la dessinatrice danoise Gerda Wegener et son mari le peintre Finar Wegener, qu'en 1930, une opération chirurgicale, après dix ans de mariage, devait transformer en Mademoiselle Lily Elweness, à la grande surprise de son épouse.

Des écrivains en herbe, des romanciers à qui l'avenir devait sourire étaient les compagnons habituels de tous ces peintres et sculpteurs qu'entouraient de fameux modèles comme Aïcha et cette Kiki, la figure la plus populaire peut-être de Montparnasse, tour à tour bonne, ouvrière, vendeuse de journaux, modèle, chanteuse caricaturiste avant de finir par écrire des *Mémoires*.

—C'était papa, il n'y a pas très longtemps et pourtant tout semble avoir changé si vite ?

—La crise ma fille, la crise, nous en parlerons elle nous tomba dessus en 1929 !

—Oui, pour le moment nous sommes en 1921 et tu n'as pas une petite exposition à nous mettre sous la dent ?

Il ne s'agit pas tant d'une exposition mais d'un café-exposition nouveau, *L'Amour du Pays* qui accepte qu'on vende directement nos œuvres. Serge Romoff a impulsé pour ce faire un groupe de jeunes et j'y retrouve un artiste de mon cher Tarn-et-Garonne : Domergue-Lagarde.

En cette année 1921 j'expose un panneau décoratif, *Les pêcheurs*. Mes amis aiment dire que je suis un des plus en vue de cette équipe.

Une revue indique :

« On avait déjà remarqué, aux derniers salons des Indépendants, sa *Femme assise dans la prairie* et sa façon originale, un peu floconneuse d'intensifier l'impression de pleine lumière. »

Comme nous allons passer directement à 1924 un mot de la revue *Montparnasse*. Elle mentionne en janvier 1923 une exposition à la Galerie *La Licorne* où je me retrouve avec Foujita, Mme Fuss-Amoré, Gallien, Gonzales, Guénot, Hayden, Hernandez, Lagar, Lebedeff, Le Souezec, Loutreuil; Ortiz, Valentine Prax, Savin Vassilief, Zadkine, Zavado. Une autre revue m'est très fidèle *Les Potins de Paris* 6 octobre 1922

de Henry Ramey, qui affirme ainsi sa volonté de restituer à la peinture moderne le pouvoir émotif des

grands sujets humains, une Eve enceinte, grand nu couché dans un paysage, œuvre de premier ordre et qui vaudra certes à son auteur d'être désormais classé parmi les meilleurs de la jeune génération

Pendant ce temps Jean Cassou devient fonctionnaire !

L'écrivain Pierre Benoît, vient de laisser sa place à la bibliothèque du Ministère de l'Instruction publique où il était un fonctionnaire assez original. Hier, Armand Sylvestre, appartenait aussi à un ministère y apportait la fantaisie incompatible avec la charge dont il était investi. Son irrégularité était légendaire. Il avait imaginé ce stratagème exquis : il glissait à l'huissier et à un collègue la plus grosse part de ses appointements et laissait, suspendus dans l'entrée, un pardessus et un chapeau. Si un chef réclamait Sylvestre, l'huissier répondait, imperturbable : « M. Sylvestre est dans les services, son chapeau et son manteau sont là. Il ne peut tarder de revenir. » Et le chef, partait rassuré. Et Sylvestre continuait à ne pas venir au bureau.

Bref, Jean Cassou va prendre la succession de M. Pierre Benoît à la bibliothèque du Ministère de l'Instruction publique.

Voici à présent un bilan publié par Floréal du 21 avril 1923. A lire ce portrait il est facile de constater mes multiples activités. *La Gerbe* journal Corse avait écrit en mai 1921 que je peins en Corse : *il est un peu cotonneux, mais se rattrape par de grandes qualités de coloriste*. Je n'avais pas quarante ans et j'avais déjà tout vécu !

HENRY RAMEY

*Le Nu sur la Terrasse* exposé au Salon des Indépendants par Henry Ramey ne fit pas que marquer une étape accomplie par cet authentique artiste vers une notoriété de bon aloi ; elle illustre également, cette œuvre, et de noble façon, la nouvelle volonté de construction qui anime les meilleurs jeunes d'aujourd'hui.

La peinture, autrefois, fut serve de la religion ; elle enseignait aux peuples, par l'image, les saintes écritures.

Plus tard, son utilisation sociale déjà se restreignant elle pourvut au sensuel enchantement des grands de ce monde, ou à la satisfaction de leur vanité. Rendue par David, sous la Convention, à sa mission première, elle regagna, aux yeux des masses que galvanisaient le culte de l'Être Suprême ou de la Déesse Raison, une partie de son ancien prestige. A la fin du XIXe siècle, elle n'était plus que la représentation parfois sublime — d'émotions que leur caractère strictement individuel empêchait d'être comprises, et partagées, par le plus grand nombre des hommes.

Henry Ramey est de ceux qui ambitionnent de passionner à nouveau les foules par les moyens de leur art ; c'est-à-dire, sans honteux acquiescement à la «vulgarisation» de leur idéal, en conférant la splendeur plastique à des images susceptibles d'émouvoir à la fois la chair et la pensée de l'individu contemporain ; autrement dit : le « sujet » sera d'intérêt humain, et non pas seulement choisi afin de démontrer la maîtrise technique ou la sensibilité particulière de l'artiste.

Evidemment, la peinture des grands sujets humains — la peinture de «construction», la peinture «en profondeur» — nécessite d'exceptionnelles qualités d'artisan, de «patte», et d'âme. Une pochade «amusante» «à la fauve» — ce qu'on appelle encore la peinture «à tempérament » — se peut réussir comme par surprise et dégager un charme étrange, à fleur de peau ; un vrai tableau ne s'achève pas sans un préalable travail de pensée, sans que tous les éléments constitutifs en soient raisonnés, ordonnés hiérarchisés. Et c'est pourquoi, si nous comptons aujourd'hui par milliers les artistes peintres, il n'en est, parmi eux, qu'à peine deux dizaines qui aient droit au beau nom de «constructeurs». Gascon par son père, Picard par sa mère, Henry Ramey est âgé d'un peu plus de trente ans. Pour son énergique portrait physique, voyez celui qu'il a tracé lui-même et que je garantis fidèle. Pour le moral —son œuvre, qui dénonce un voluptueux bien décidé, selon la formule chère à

Montaigne (professeur de longévité), à jouir loyalement de son être; un raisonneur aussi, que ne satisferait pas une exaltation sensuelle dont il ignorerait le processus. Dans la vie quotidienne, un causeur charmant, abondant en idées neuves, déliées, un esprit cultivé, un observateur, aux points de vue toujours originaux, volontiers sarcastique. Dès ses débuts, il ambitionna de composer. Il lut plus volontaire que sensible, plus rigoureux que tendre, il peignit un peu sèchement. Ce fut de 1919 à 1921 que Ramey fit les décisives découvertes qui lui devaient permettre, de se réaliser. On le vit alors réduire sur la palette, le nombre de ses tons, pour décupler, sur la toile, sa puissance de coloriste ; et apparurent bientôt ces soyeux effets de matière, en pleine pâte, qui n'appartiennent qu'à lui.

Au Salon des Indépendants de 1922, Henry Ramey exposa le Garçon à la Chemise bleue, œuvre d'envergure, qui supporte une attentive analyse : Le tableau écrivais-je dans la défunte « Chronique de l'Avis », se construit, autour d'une dominante d'un bleu froid ; la nature-morte, l'intérieur de la chambre gravitent - si l'on peut dire - forme et couleur autour de ce centre ; de plus, l'entant est un enfant de pauvre ; il rêve, vaguement accoudé à la table qui supporte une cruche noire, une miche de pain ; et c'est toute une prenante atmosphère de pitié et d'amour qui se dégage, enveloppante, de ce poème pictural.

Au Salon d'Automne de la même année, l'Eve Enceinte. Au Salon des Indépendante, récemment, le Nu couché sur la Terrasse. Dans ces œuvres Henry Ramey a accumulé, comme à dessein, les difficultés techniques ; mais il s'exprime, avec aisance, en dépit d'elles ; l'Eve enceinte et le Nu couché, loin de donner une désagréable impression d'effort, âpre et tendre, charment par la sérénité câline que leurs amples formes dégagent.

MAXIMILIEN GAUTHIER.



## 10 - 1924

—Papa, ton histoire devient un peu monotone: expositions, revues, expositions, revues, heureusement il y a eu le mariage de Zadkine !

—Cette fois, c'est le rêve de ta mère qui se réalise...

—De quoi peut-il bien s'agir ?

—C'est lié aux expositions puisqu'elle crée une Galerie !

—Une Galerie !

—Je ne t'ai pas parlé des marchands de tableaux qui pourtant sont au cœur de nos vies. Un artiste doit vendre pour vivre, or je n'aime pas les marchands de tableaux donc ta mère a décidé d'ouvrir une Galerie !

—Oui, je dois en apprendre de choses.

—Je vais encore une fois te laisser des articles à lire pour plus tard !

*Comœdia* du 10 juillet 1924 annonce la Galerie :

«Une nouvelle Galerie

La rue de Seine va devenir autant que la rue de la Boétie la rue des marchands de tableaux... Les unes après les autres, des boutiques changent de destination. Au lieu d'y vendre de la mercerie ou des légumes, on y vend des tableaux et des dessins. Il y avait déjà la Galerie du poète Vildrac et celle de Godefroy dans sa vieille maison moyenâgeuse. Le Pon qui grimpe ouvrit son logis et voilà qu'en face on prépare une nouvelle Galerie. Le peintre Ramey présidera à ses destinées. »

J'ai réagi aussitôt par ce mot publié le 21 juillet :

«Le renseignement donné par votre rédacteur est inexact. Je n'ignore pas qu'il se prépare une nouvelle Galerie à l'endroit indiqué mais je ne suis pour rien dans sa direction ni ses décisions. »

Le journal amusé ajoutera alors :

«En effet ce n'est pas le peintre Henry Ramey qui dirige cette nouvelle Galerie mais sa femme. Le Rapin»

*Comœdia* est une anomalie dans la presse française : un quotidien uniquement culturel ! Des revues mensuelles, des hebdomadaires, oui, mais un quotidien ! Le 16 avril 1921 j'y ai trouvé ce dessin de moi.



Dessin de RAMEY

Avec cette création il s'agit d'y découvrir quelques expositions. *Le Mercure* en dit un mot le 15 décembre 1924 puisque «Henry Ramey y montre une esquisse délicate

*pour une grande composition de femmes nues dans un décor de draperies éclatantes d'une belle vigueur»* exposition où on découvre aussi René Durey et Barat-Levraux. Dès le 1<sup>er</sup> juillet 1925 la *Revue de l'Occident* évoque mon exposition dans la Galerie de mon épouse :

« Ramey vient de montrer (Galerie M. Henry) un ensemble qui comprend quelques-unes de ses anciennes toiles et sa production récente. Ce peintre module sa matière avec patience et conviction, l'effet ne répond pas toujours à sa recherche mais dans plusieurs de ses toiles cet effet devient captivant. Parmi les toiles de Ramey il faut savoir choisir. Ces effets s'épanouissent plutôt en profondeur qu'en surface, aussi ses rouges chauds, vibrants, étaient ici la note caractéristique de ce peintre dans un nu couché et quelques-unes de ses natures mortes qui comptent parmi les meilleures toiles de cette exposition ; les rouges n'éclatent là que pour hausser le ton des notes mineures. Ramey a certainement des dons qu'il est susceptible encore de développer.

A. SCHNEEBERGER. »

Même le journal d'extrême-droite, *l'Action française* du 8 décembre 1925 témoignera de son passage :

« Même rue, Galerie Henry, l'exposition du jeune peintre Ramey émeut par les belles promesses et déjà les réussites qu'on y trouve, comme un avril qui part à merveille. La richesse de la matière, tarentule de la jeune Ecole et qui n'empêche pas chez la plupart une inconsistance de pâte à faire craindre que leurs œuvres ne durent pas quinze ans, chez Ramey n'absorbe ni la forme ni les valeurs. Il n'a pas besoin comme tant, d'autres, de salir ce riche enduit pour esquiver pauvrement ces surfaces inertes qui proclament la mauvaise peinture comme la mauvaise sculpture. Ses tons sont splendides et rares : il orchestre les rouges avec une magnificence et une sûreté de maître. »

La *Revue des Beaux-Arts* de décembre 1925 revient sur la même question :

« L'important ensemble présenté ici des peintures, aquarelles et dessins de Ramey donne à l'œuvre de ce jeune peintre une signification qu'elle n'avait point encore eu l'occasion d'avoir. Ramey, comme le prouvent surabondamment les œuvres rétrospectives (1920-1924) exposées au premier étage, Ramey a étudié, cherché et réalisé, sans à-coup dans son évolution, toujours tendu vers un mieux où l'éclat, la coordination des volumes et des valeurs sont arrivés à ces aspects que nous offrent, par exemple, son *Nu couché fenêtre ouverte*, ses *Femmes au bord de l'eau*, ou encore son *Portrait de l'artiste*. Les dessins de Ramey méritent d'être signalés particulièrement : ils sont d'une plénitude souple, d'une sensualité graphique bien rares, infiniment attachants, véritables pièces de collection. »

Au même moment, le critique de la Revue n'est pas passionné par Zadkine :

« Quand à Zadkine, je n'ai jamais approuvé l'arbitraire schématique de ses humains en troncs d'arbres. La seule production de ce sculpteur que j'ai appréciée, son tigre en bois doré, avec sa queue et ses pattes grossièrement taillées, sa gueule hérissée de dents, gardait des naïvetés décoratives, mais celles-ci rappelaient trop les œuvres des animaliers japonais ou persans. On pourrait en dire de même du dragon ornant le panneau de l'autre bout de la pergola. C'est par là d'ailleurs qu'il offre pour nous de l'intérêt. »

### **1 octobre 1924 : M. HENRY RAMEY**

« Avec autant de sagesse que d'habile dialectique M. Henry Ramey développe des aperçus nouveaux. On remarquera qu'il signale le regain de faveur dont jouit, dans les ateliers, la «composition». Le véritable sujet ne peut être que «la Peinture». L'autre sujet, celui qui sert à donner un titre à l'œuvre, n'a jamais été qu'un prétexte ou une «servitude».

M. Maurice Denis, devant l'érudition duquel je m'incline, peut trouver *les Pèlerins d'Emmaüs* supérieurs au *Quartier de viande* Rembrandt, — il ne préfère certainement pas *le Rêve* de Détaillé à une nature morte de Cézanne ou de Chardin, ni *le Christ* de Bonnat à un Corot d'Italie. Une œuvre d'art ne compte que par les qualités qu'y a mises l'artiste, et ces qualités sont en lui, — ce n'est pas le sujet qui peut les lui apporter. Et puis qu'appelle-t-on «objets privés de personnalité» ? Les objets familiers qu'un jour nous sommes tentés de peindre n'ont-ils pas pour nous autant de vie, de spiritualité et d'âme que les vieilles légendes mythologiques ou religieuses qui ont servi de prétexte à de nombreux chefs-d'œuvre, mais aussi à de nombreux navets. »

Les articles ne sont pas signés. Celui-ci rappelle qu'il n'y a pas de sujets ridicules en peinture mais tout tient à façon de les peindre et Ramey en choisissant des jouets apporte une belle pierre à l'art de peindre. Et voici une autre référence à Henry Ramey qui permet de poser d'autres questions.

### **15 février 1924 : M. HENRY RAMEY**

«Les étrangers qui vivent en France ont tôt fait de dépouiller leurs habitudes nationales pour adopter les nôtres, affirme M. Henry Ramey. Il n'y a pas, en ce moment, d'art étranger, diront, plus catégoriques encore, d'autres peintres. Et leur conclusion logique est celle-ci : pourquoi réserver une place à un convive chimérique ?

Les artistes étrangers résidant à Paris s'étant montrés, à la presque unanimité, hostiles au placement par nationalités au *Salon des Indépendants*, affirment par cela même l'absence de toute tradition nationale leur art.

Ils reconnaissent, hautement d'ailleurs, leur désir de faire de la peinture française. Je ne suis donc pas étonné de ne trouver, dans le meilleur art français actuel, aucune trace d'influence étrangère contemporaine, tout en prenant plaisir à constater la valeur parfois très grande de certains

artistes étrangers de naissance. Le mode de placement adopté par le comité des Indépendants est donc sans aucun intérêt, les étrangers sociétaires de ce Salon n'ayant (je me répète) pas d'art national.

Cependant, ce que je déplore, c'est de ne pas voir à Paris, au Salon des Indépendants ou ailleurs, d'expositions d'étrangers qui, restés dans leur pays, ont ou cherchent une esthétique nationale moderne, comme les expressionnistes allemands, les Russes sous le gouvernement bolchevik, etc., ou encore de fortes individualités comme James Ensor dont les peintres de Paris qui ne voyagent pas connaissent seulement les œuvres par reproduction.

Ces expositions, si même elles n'apportaient rien d'assimilable à notre art, intéresseraient en tout cas les artistes de France épris de toutes les recherches et de toutes les formes et conceptions plastiques.»

Même *La Dépêche* sous la plume de Raymond Escholier a également évoqué Ramey au sujet du Salon des indépendants le 16 février 1923 : « Ramey pousse à l'excès cette recherche de cubes et de volumes et nous peint en raccourci des géantes boursouflées d'une rare laideur » puis le 16 mai 1923 au sujet du Salon des tuileries : « Ramey en plein progrès » et pour cette même année au Salon d'automne : « le nu de Ramey qui éclaire sa palette jusqu'à la vider » le 20 novembre.

## 11 - 1925

—Tu as dix ans ma chère Claude et sais-tu combien c'est important de graver ce souvenir dans ta tête !

—Ou, je suis une grande à présent !

—Zadkine en ce moment ses dix ans de travail ! Il avait pu obtenir les salles de la Galerie Barbazange, au 109, faubourg Saint-honoré pour présenter ce premier bilan d'une vie. Après dix ans d'expérience est-on conduit à la répétition obsessionnelle du passé, en mieux, en plus mal, qu'importe ? A vouloir fuir ce passé, il colle encore plus à vos semelles de souliers.

—Tu veux encore me parler de Zadkine ?

—L'été, il s'est installé à Caylus, on se voit moins mais je l'observe et je le constate, il me dépasse largement.

Tant d'œuvres rassemblées révélaient le baroque du choix des matières utilisées, précieuses et rares depuis le bois doré, le buis, le poirier, l'acacia, les marbres colorés et incrustés, les cuivres polis, jusqu'à cet albâtre dont il transfigure la vulgarité. Il s'est arrêté à Bruniquel à cause d'une matière qu'il a affrontée : la pierre. Mais vois-tu Claude, il peut changer de matière, il reste Zadkine ! Rien ne peut dénaturer son tempérament qui est plutôt celui d'un homme que d'un artiste. D'années en années son art, hautain, obstiné, s'est épuré, s'est affiné pour mieux nous émouvoir. Quelques journalistes sont venus l'interroger. Sur le cubisme par exemple que nous avons fréquenté ensemble mais en restant à distance. Il a dit ceci<sup>22</sup> :

«Il y a plus d'un siècle qu'on nous offrait un art corrompé, une esthétique médiocre, où l'ignorance de la forme expressive fraternisait avec l'inutile gymnastique, l'anatomie avec une mièvrerie sentimentale. La peinture avait perdu toute sa vitalité. Elle brillait par sa stérilité morale. La carcasse était partagée par une

---

<sup>22</sup> Revue des Beaux-Arts 1925 décembre

confrérie répondant au nom «Académie». Elle existe d'ailleurs encore et se manifeste par ses expositions-foires, où les montagnes de plâtre voisinent avec d'immondes panoramas.»

Nous n'étions pas tendre avec l'Académie et j'ai envie de dire, les Académies car l'obligation de se plier à un ordre peut venir de divers côtés. Et qui a cassé l'ordre ?

De par Cézanne un nouveau sens jaillit. Un choc nouveau déclencha un monde insoupçonné. Un monde où l'assimilation de vérités classiques va de pair avec les recherches nouvelles : solidité de la forme, corporalité des volumes, équilibre entre la pesanteur atmosphérique et les substances solides. De cette époque date le cubisme.

Nous n'avons jamais craché sur l'Académie pour rejeter les vérités classiques. La science avance de vérités reconnues en vérités dépassées par la découverte de l'insoupçonné.

La ligne retrouvée et introduite dans le tableau. Le modelé (les clairs-obscur) cher aux impressionnistes remplacé par une accentuation des profils, plans, composés selon les nécessités plastiques. La présentation sur une surface plane des éléments constructifs de la forme organique. L'objet réel s'effaçant devant le nouveau sens de la matière et perdant sa valeur «document», élément désorganisateur de la composition d'ensemble. L'introduction d'une perspective spéciale. Autant d'acquisitions splendides dont les cubistes peuvent à juste titre se flatter.»

De Zadkine, je n'ai jamais approuvé l'arbitraire schématique de ses humains en troncs d'arbres. J'ai par contre appréciée, son tigre en bois doré, avec sa queue et ses pattes grossièrement taillées, sa gueule hérissée de dents, gardant des naïvetés décoratives.

Ceci dit, il ne fut pas le seul à proposer une rétrospective de son œuvre. Sans vouloir le copier j'ai fait de même à la Galerie de ma femme. Un journal qui fut créé par un ami de Montauban, Henry Lapauze, l'évoqua :



***La Renaissance de l'art français et des industries  
de luxe*** décembre 1925

LES EXPOSITIONS

A la Galerie Henry, du 19 novembre au 4 décembre, Exposition des œuvres de Henry Ramey. La préface au catalogue que nous reproduisons ci-dessous est de notre directrice, Mme H.-P. Lapauze :

Henry Lapauze, toujours attentif à encourager l'effort de ceux qu'il pressentait appelés à enrichir le patrimoine de gloire de son Montauban natal, me parlait souvent de Henry Ramey. Il suivait son œuvre et assistait à l'éclosion de son talent avec une joie passionnée. Aujourd'hui que le peintre, parvenu à maturité, se décide à montrer le meilleur de son labeur depuis 1920 et le spicilège<sup>3</sup> de sa production récente, Henry Lapauze n'eut pas manqué de présenter son compatriote au public en apportant à son ami la consécration qu'il mérite. Fidèle au souvenir, et avec une délicatesse touchante, Henry Ramey me confie le soin de cette préface. Je n'hésite pas à l'accepter, en dépit d'une plume nullement autorisée, parce que moi aussi, fidèle au souvenir, je viens ici en simple traductrice vous donner les impressions qu'il me faisait partager, et qu'il a faites miennes, sur l'œuvre du jeune artiste montalbanais. L'évidence du talent est éclatante chez Henry Ramey. En un temps où nous sommes si riches en hommes de talent, ce n'est point cela qui peut fortement émouvoir. Ce qui frappe davantage, c'est le parti-pris de non-facilité, c'est la hautaine discipline que Henry Ramey impose à ses beaux dons ; il accumule les études, les dessins achevés, les notes prises à l'impromptu, d'après nature, et chacun de ses grands tableaux apporte la solution d'un problème pictural. Rien de dogmatique, cependant, dans cette œuvre très sérieuse, — et ce, par la vertu d'un graphisme gracieux et souple, d'une palette aux tons profonds et caressants. Voyez son *Nu couché*, morceau capital de la présente Exposition : au premier plan, l'éclat d'une draperie rouge ;

---

<sup>3</sup> Je l'avoue je ne connaissais pas ce mot qui signifie un recueil de morceaux choisis.

au fond, une fenêtre largement ouverte sur la nature, un enchantement de pure lumière, le bleu du ciel, le vert des vallons ; et le nu, entre ces deux stridences qu'il harmonise, est lui-même une harmonie toute en nuances, sur le divan où palpitent tous les gris. Devant cette noble page, n'évoquerait-on pas le grand nom de certain coloriste Vénitien ? Mesurons l'éloge, mais disons qu'il y a là la preuve d'un peintre véritable. Voyez aussi ses paysages, et surtout ses natures mortes savamment composées où il conte, sur un mode prenant, la touchante beauté des choses les moins artistiques et les plus humblement artificielles : fleurs en papier, brimborions des baraques foraines, avec des fonds tendus d'anciennes «riches étoffes» et rehaussés de vieillottes porcelaines. Voilà un masque de Pierrot blafard, son favori ; il lui met une pipe à la bouche, l'environne d'accessoires de cotillon fanés ; et c'est ainsi qu'il atteint à la grandeur tragique, qu'il sait évoquer sans sarcasme la mélancolie de nos fêtes humaines, la désespérance de nos lendemains de plaisir. Mme Henry Lapauze

**Cette même expo rétrospective a été évoquée sur la  
*Revue des Beaux-Arts* en décembre 1925 :**

Galerie M. Henry. L'important ensemble présenté ici des peintures, aquarelles et dessins de Ramey donne à l'œuvre de ce jeune peintre une signification qu'elle n'avait point encore eu l'occasion d'avoir. Ramey, comme le prouvent surabondamment les œuvres rétrospectives (1920-1924) exposées au premier étage, Ramey a étudié, cherché et réalisé, sans à-coup dans son évolution, toujours tendu vers un mieux où l'éclat, la coordination des volumes et des valeurs sont arrivés à ces aspects que nous offrent, par exemple, son Nu couché fenêtre ouverte, ses Femmes au bord de l'eau, ou encore son Portrait de l'artiste. Les dessins de Ramey méritent d'être signalés particulièrement ils sont d'une plénitude souple, d'une sensualité graphique bien rares, infiniment attachants, véritables pièces de collection.

## **En mai 1926 la revue évoquera la Galerie Henry**

Il nous plaît de voir réunis les portraits d'une vingtaine d'artistes peints par eux-mêmes, puisque ces artistes sont de ceux que nous aimons et qui figurent d'ordinaire ensemble dans les Salons ou les Galeries, communiant souvent dans un succès de bon aloi. Ces portraits sont peu connus. Ce sont pour la plupart des œuvres confidentielles, Us résument la manière propre de chaque artiste. Chacun s'y montre à nous dans une attitude familière, avec une expression rendue plus grave, ou plus réfléchie par l'effet de l'attention et de la méditation. Chez tous, le souci visible de se peindre « ressemblant », mais en accordant à la notion de ressemblance son acception picturale la plus entière et la-plus juste. Citons les noms de Capon, Conrad, Darel, F. Deshayes, Dreyfus-Stern, Skegardh, Favory, Charlotte Gardelle, GhyLemm, Gimond, Jacquemot, Lemercier, la Patellière, Quelvée, Ramey, Roche, Savin et A. Villard qui ont été conviés à; cette petite exposition.

Puisque j'en suis au rassemblement de quelques articles voici celui-ci au sujet d'un type de musiciens qui me passionnent :

## **Accordéoniste *Paris Midi* 6 février 1925**

### **En Flânant...**

#### **CHEZ OSSIP ZADKINE, sculpteur sans canons**

L'atelier d'Ossip Zadkine ressemble à un bois sacré l'hiver. Les troncs d'arbres s'y dressent, défeuillés, écorchés comme Marsyas, démêlant tout ce qu'un étonnant, naïf et farceur démiurge a caché dans leur dure chair.

Zadkine a apporté, au premier étage d'une vieille maison, dans une chambre un peu large, tout un morceau de forêt, de ce Quercy qu'il a adopté comme pays natal. Arbre par arbre, roc par roc, elle y est. Voici un tilleul dont la lisse et dorée matière simule une jeune femme par des masses superposées, à peine indiquées mais souples et, dans la

lumière, vivant comme les vrais corps, d'un mouvement que l'artiste a choisi entre mille, et fixé pour toujours.

Elle tient une urne rouge sur l'épaule. La lourdeur voulue des membres n'ôte rien à la grâce primitive de cette œuvre.

Un étonnant bonhomme lui fait pendant. Sa face camuse, un peu asiatique, sort d'un fût ambré, plus mielleux que la peau d'une rousse.

C'est l'orée d'une allée de trois pas, où les pierres de toutes formes se mêlent aux troncs.

Une chair noire, squameuse, confite dans les adorations, les encens, macérée dans les ascétismes ; c'est Le Prophète qui a pris le tronc d'un poirier, rongé, dirait-on, de vermine pour y figer une éternelle adoration. Il domine la forêt.

Ses deux mètres et demi et ses mains jointes élèvent là plaisante prière d'un homme qui ne croit à rien plus qu'à soi, sur les manifestations étonnantes d'un art qui voudrait être l'expression pure d'une sensibilité dégagée des traditions, des canons, de toute attache avec la plastique des hommes cultivés.

Tous ces personnages, pris dans la matière, la pierre ou le bois, ces têtes de basalte, ces flancs de granit et ce joueur d'accordéon de bronze pèsent si lourd que le plancher ploie.

Ossip Zadkine vint de la Russie cinq ou six ans avant la guerre, pour recevoir l'enseignement de notre Ecole des Beaux-arts. Il y resta quelque temps et modela, comme tout le monde. Un dégoût le prit aux redites dont on le nourrissait. C'était donc la même chose partout ? ..., Ah ! le monde des formes lui paraissait bien différent de ce qu'on lui disait là. Il quitta la rue Bonaparte pour la Rotonde. Il y a de plus mauvais lieux. Ici du moins, peut-on rire et se livrer à la fantaisie. Les dogmes y sombrent heureusement, dans les discussions plus que dans les verres.

La rue Bonaparte, je m'assure, qu'en donnant à Zadkine le dégoût de l'art classique, elle lui rendait vraiment service. Elle le menait au primitif. Il fit tour à tour du nègre, du roman, du barbare. Sa répulsion était si grande qu'il

n'accepta pas tout de suite de faire des images taillées selon les formes créées par la nature et surtout par les hommes. Ses premières pierres étaient bien curieuses. Il en respectait les formes originelles, soumettait son art aux indications de la matière. Les hasards heureux, il les prenait pour des ordres célestes. Le liais, les calcaires, les marbres, les granits, les uns après les autres, le tentèrent. Il écouta leurs appels, leurs désirs obscurs, conforma son invention timide à leurs convulsions « immobiles » et informes.

Cette soumission s'est, par la suite, libérée. Le tronc de l'arbre n'a pas les fantaisies tyranniques de la pierre. Il faut le solliciter à son tour. Zadkine le fait avec une âme de primitif mais d'un primitif qui a pris aux modernes leurs habitudes de langage et leur ingéniosité à tout expliquer avec des mots.

Zadkine fut soldat français et fit la guerre.

Je ne sais s'il eut alors le loisir de méditer cette dialectique dont il nous abat la moindre objection. En tout cas, on peut dire qu'à son retour il jonglait avec cent bonnes raisons d'être lui-même et rien que lui. Son petit œil est tantôt roublard, tantôt naïf. Il sacrifie au symbolisme élémentaire ou pratique la force. Au fond, il y a de l'humour.

Quand on est sur de son fait, il n'y a pas de mal à plaisanter l'ignorant, le profane., Il est sûr.

Les aquarelles de Zadkine s'apparentent au cubisme plus que le reste de son œuvre. D'une grande délicatesse, elles gardent ce goût de la nature dont Zadkine se prévaut heureusement.

— Voilà !... Je n'oublie jamais la nature. Toujours, je reste attaché à la terre. Le cubisme a, par malheur, trop oublié cette vérité...

L'art de Zadkine, comme celui des nègres, n'a jamais compris l'abstraction, le dogme, la règle roide des proportions. Il a d'instinct trouvé un mode d'expression à chaque fois renouvelé de sa sensibilité.

S'il voit Vénus, sa statue devient toute douceur. S'il voit le joueur inspiré d'accordéon (un bronze qui est une des

œuvres cubistes de ce négateur des règles neuves et vieilles); sa pièce est toute dans un mouvement des masses d'une expression intense multipliée par l'absence des détails.

Comparez cette œuvre au Balzac de Rodin ! Comme ici nous trouvons plus de. Satisfaction, malgré la barbarie apparente de la réalisation ! Rien d'oiseux, de romantique, de rhétorique, aucune ombre inutile et d'ailleurs rien, dans la figure, de ce pittoresque réaliste qui amuse le vulgaire.

« Prends l'éloquence et tord lui son cou. »

Vous pourrez voir tout cela tout à l'heure. La forêt captive de Zadkine a pris le chemin de la Galerie Barbazange; à grand renfort de camions.

Je suis sûr que les porteurs en ont ri. Et qu'importe ? Ceci n'est pas de la sculpture à l'usage des gens d'esprit. C'est l'art encore à ses débuts, pur de vérité positive — et assez railleur.

Elie Richard.

—Tu le comprends, ma fille, tout ça c'est pour lire plus tard, au fil des ans... Il y a même des mots que je ne comprends pas moi-même !

—Je retiens juste ce que je peux retenir et pour la suite, nous verrons bien !

## 12 - 1927

—Je crois papa, qu'il manque à ton tableau de l'époque, les marchands...

—Avec Zadkine nous avons quelques points communs qui fondent notre amitié et le premier tourne autour du rejet des marchands de tableaux...

—Voilà pourquoi maman t'es venu en aide à toi et à d'autres, en créant une Galerie ?

—Et une Galerie qui ne soit ni sous le contrôle des marchands ni aux ordres des artistes !

—As-tu un exemple ?

Le *Carnet de la semaine* du 16 janvier 1927 évoque l'exposition réalisée par Charles Fedgal et mon épouse sur le thème « Portraits d'écrivains ». Je retiens moi aussi le joli *Charensol* virginal, sucré, décolleté, l'air d'une communiantes aux yeux de gazelle énamourée, réalisé par Kisling. Ou le cas de Fel, immortalisé par Jacques-Emile. Oui le public est toujours friand de connaître les binettes des romanciers, poètes et peintres.

A cette occasion j'ai présenté le portrait de Cassou.

Après les portraits des artistes il a été décidé de proposer une exposition avec les portraits des marchands. Mme Henry Ramey ayant demandé à des peintres, une série de portraits de marchands l'exposition eut lieu en décembre 1927. Le spectacle fut réjouissant pour qui veut étudier une époque. Subitement des peintres qui font généralement *du laid*, ménagent leurs modèles, auxquels les unissent d'avantageux ou de modestes traités, et les parent de mille grâces ! Fel que j'ai cité côté portrait d'artiste, peintre aux yeux de qui l'art est une vision dramatisée du monde, fait soudain volte-face. Son portrait est un embellissement de la réalité !

Les marchands de tableaux jouant dans la vie artistique un rôle si important, si actif, si concret, ils ne pouvaient être assimilés à des entrepreneurs ou à des éditeurs. Aussi jouissent-ils dans les milieux qui touchent à la peinture d'une popularité enviable mais si peu méritée. La réunion de leurs têtes, juxtaposées comme pour un jeu de massacre, aurait pu constituer une Galerie de monstres ! Non pas ! Ce sont de charmantes gens, aux doux regards méditatifs, ou bien des oisifs, vêtus en hommes du monde. Avec des exceptions. Paul Rosenberg a été dessiné par Pablo Picasso qui l'affligea de grandes mains d'étrangleur. De telles mains sont terribles à voir. Leur étreinte ne doit pas pardonner. Van Leer était méconnaissable. Son portraitiste Billetta, n'a pu rendre l'air méphistophélesque de ce Hollandais volant. On n'identifie l'associé de Van leer, qui est certainement le marchand de tableaux le mieux habillé de Paris, qu'à son gilet croisé. Mme Katia Granoff, docteur es-lettres, a l'air beaucoup plus sombre sur le vieux portrait de La Patelière, ce doyen des peintres, que sur l'esquisse nerveuse qu'Othou Friesz a tracée d'elle. Georges Girard et Jacques Darnetal, interprétés par Kisling, ont moins de trente ans à eux deux.

Mlle Berthe Weill, l'auteur d'un sottisier de la critique parisienne, où tous les critiques aspirent à figurer, quitte à payer la taxe, a été campée par les soins de Goerg avec beaucoup d'humour. Il y avait le masque mortuaire de Vollard par Rouault et ces messieurs Gaston et Jos. Bernheim, par Vallotton et Edouard Vuillard, ainsi que Claude et Jean, fils de-Bernheim-jeune, dus au pinceau de Gromaire. Ces messieurs ont été présentés très avantageusement. Sont-ce des marchands ou de simples amateurs ? Leurs fines et gracieuses silhouettes se détachent sur le fond de vastes baies vitrées de leur seigneuriale demeure. C'est beau d'être millionnaire, comme dirait Louis Vauxcelles ! Il y avait Zborovski, avec sa tête de Christ, par Modigliani, les frères Loeb et le bon Jos. Messel par Edouard Vuillard. Ceci dit, l'écriture de ce portrait est d'une singulière acuité d'expression. Il est



arrivé qu'un marchand Henry Bing propose son autoportrait.

—Tout un monde que je ne peux imaginer !

—Oui Claude, je te présente trop de personnages...

—Mais avec toujours les mêmes amis comme repères.

—Et en cette année 1927 une coïncidence fait que Jean Cassou a écrit un petit livre sur Zadkine quand de mon côté je réalisais un portrait de Jean Cassou ! Avec ce portrait une belle occasion de quitter Paris pour rencontrer une revue de Narbonne, *Septimanie*, revue trimestrielle publiée dès 1923 en tant que *Revue d'Art Régionaliste* dont le directeur est Paul Duplessis de Pouzillac. J'y apparais dès 1924 mais je retiens surtout le portrait de Cassou qui y a été publié.

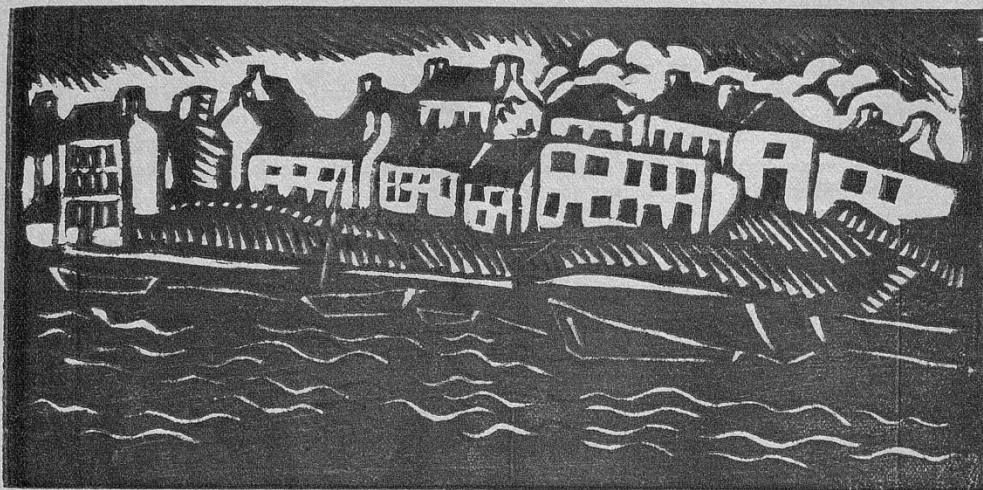


Pourquoi avoir choisi une vision presque de profil ? Je me pose subitement cette question sans pouvoir répondre. Pour montrer un front très large ? Car les lunettes rondes, de face c'est plus difficile à peindre ? Tout réside dans le sérieux du personnage ! Comme d'autres cette revue a aussi publié mes bois gravés.



*Les plaines de Mandirac*

Bois original de Henry Ramey

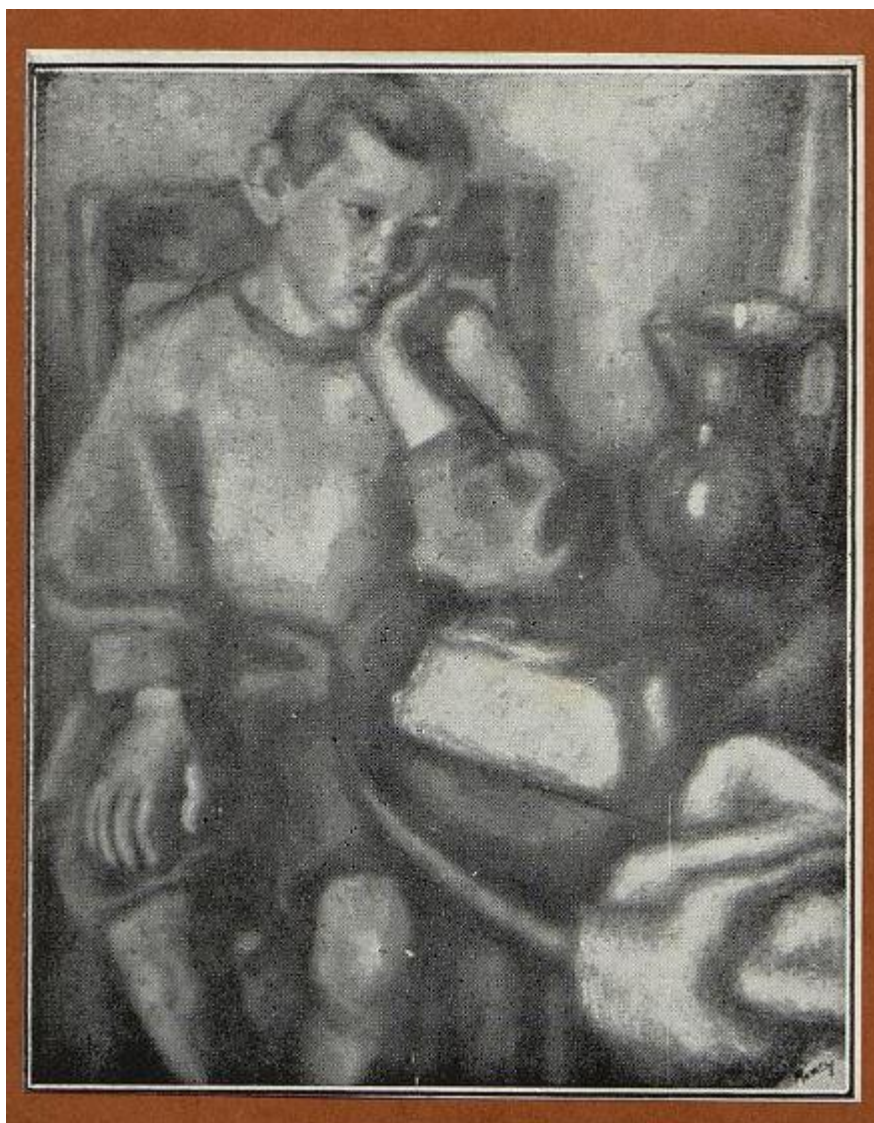


Bois original de Henry Ramey

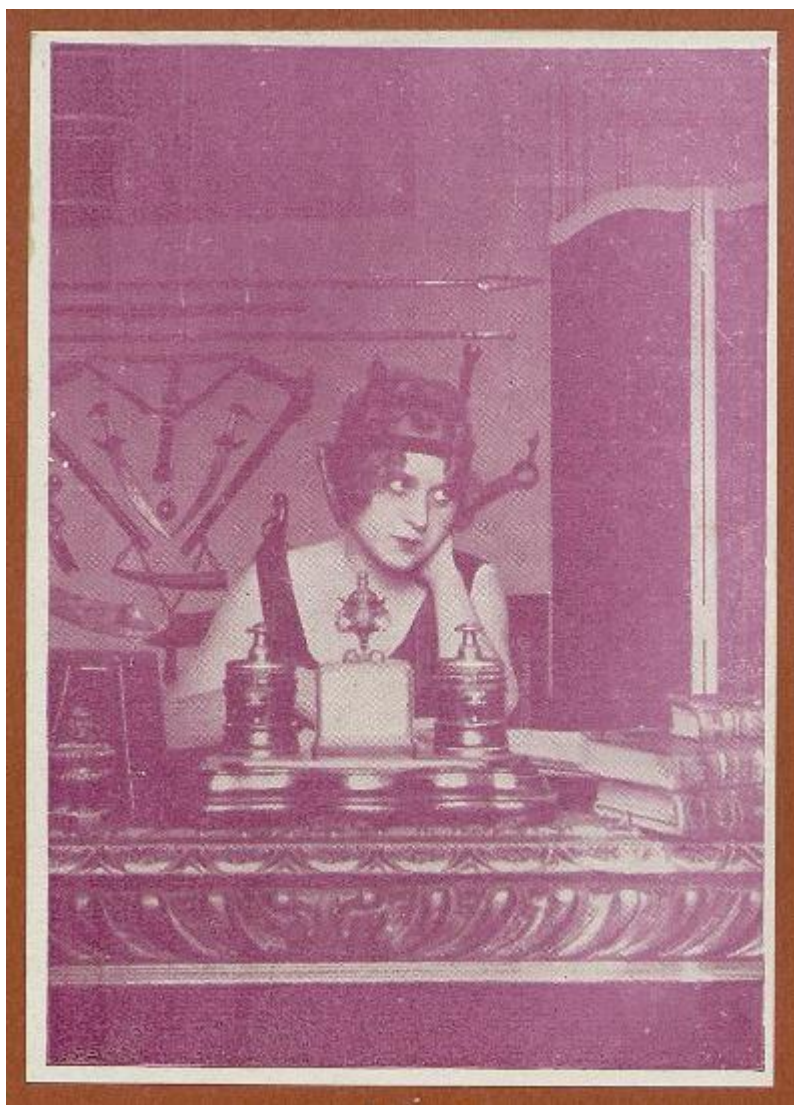
Et comme partout des peintures d'enfants, mes chers enfants qui jouent, qui pensent, qui rêvent et où souvent, ma chère Claude, tu peux te reconnaître.







La revue *Septimanie* publiait en noir et blanc ce qui faisait perdre les couleurs, mais pas l'air pensif de l'enfant.  
La Galerie de mon épouse aurait dû proposer une exposition de portraits d'enfants pour comparer les styles.



En 1927 en plus de cette revue je veux dire un mot d'un des critiques qui m'a soutenu le plus, Louis LEON-MARTIN un auteur du journal *Paris-Soir*. Le 30 juillet 1927 il évoqua largement une de mes rares activités, la décoration, et ma chère Claude, tu pourras le lire quand tu auras le temps. J'ajoute les écrits de celui qui soutenait le mieux Zadkine, Waldemar George

## UNE DECORATION DE M. HENRY RAMEY

Henry Ramey a exécuté pour une petite «boîte» d'ailleurs infiniment sympathique de Montmartre une décoration savoureuse et bien joliment aboutie. La tâche était d'autant plus difficile que la salle où elle se trouve ne se prêtait qu'assez mal à une peinture murale. Par ailleurs, le fond crème des parois n'est point pour faire valoir des rapports de tons.

Henry Ramey s'est tiré de ces difficultés avec une aisance singulière, une aisance telle à la vérité qu'on ne s'aperçoit pas tout d'abord des périls qu'il a évités. C'est là, je crois, un critérium très sûr de sa réussite:

Henry Ramey a tenu, avant tout, à ne pas faire tableau de chevalet. Il a voulu que rien ne sortit du mur, que nul relief, que nul effet n'attirât l'œil aux dépens de l'ensemble; c'est de règle pour une décoration ; mais il a voulu aussi faire chaud de couleur, éviter la platitude du «carton décoratif» et puisqu'il s'agit d'une salle à manger, flatter l'œil et lui offrir des jouissances de qualité. Sa composition très ordonnée, très claire, est conçue en cinq panneaux parfaitement harmonieux, d'une fantaisie et d'une abondance dans l'invention, fort heureuses. J'ai écrit souvent que l'effort de Ramey me paraissait trop concerté. Ici nulle retenue, l'artiste se laisse aller à son improvisation ou à ce qui a l'air d'être son improvisation — ce qui est tout un — Nul effort apparent, nulle éloquence plaquée, mais toute l'allégresse d'un œil épicurien et qui nous fait partager sa gourmande sensualité.

On sait à quel point j'aime la liberté de l'artiste ; chaque fois que je vois un peintre s'émanciper des canons de l'Ecole ou de ceux des petites chapelles (je n'aime pas davantage ceux-ci que ceux-là) je lui suis immédiatement acquis et je tâche à le suivre de tout mon sincère élan. C'est vous dire avec quelle joie j'écris aujourd'hui ce papier.

Louis LEON-MARTIN.

La Presse 30 novembre 1927

Zadkine, (chez Druet). –

Personne ne peut rester indifférent devant, les gouaches et dessins de Zadkine. Art barbare, dira-t-on. Formes pesantes, mal équerries, taillées à coups de serpe. Un style rustique et fruste. Les hommes que sculpte ou que peint cet artiste ont l'aspect de ces idoles païennes des pays slaves, où l'on retrouve les rudiments d'un art qui ne doit rien à Rome et à la Grèce.

Zadkine signifie, pour nous, l'affranchissement par l'oubli de toute la science acquise par la réaction contre les canons du beau, consacrés par cinq siècles et par le triomphe d'un langage puéril. Qu'on ne se méprenne point sur le sens de notre pensée. Les mots : barbare et puéril n'ont pas pour nous la signification qu'on leur donne d'habitude. Ils nous apparaissent comme des moyens suprêmes de rédemption et de libération. Rendons grâce à Zadkine d'avoir instauré une forme naïve et gauche qui supplée aux vertus purement, traditionnelles par la somme d'émotion qu'elle contient. Et disons, pour finir, qu'Ossip Zadkine est un des très rares artistes qui traite avec compréhension les sujets paysans. L'homme de la terre, ses bêtes, son fumier, sa vie « géologique », sa communion intime avec la terre, ont trouvé en lui un traducteur qui en a compris et exprimé avec une force quasi-élémentaire le panthéisme latent.

Waldemar George

## 13 -1929

ZADKINE



« Montparnasse ? Le seul endroit de Paris fréquentable à « condition de n'y pas fréquenter les artistes ».

ZADKINE.

—Zadkine a quitté Caylus, Zadkine est parti pour le Lot.  
—Il garde tout de même une résidence dans le Sud-Ouest.  
—Oui, ma fille, il reste dans le Quercy sans rejoindre Saint-Céré où M. de Monzie, y passant ses vacances parlementaires, y a attiré tant d'artistes : Pierre Benoît, Carco, André Lhote et même Foujita. La charmante et vibrante Luce Paris a emboîté le pas à tous ces artistes. Même Signac est



venu dans le Sud-ouest mais Saint-Tropez reste sa référence !

—Le Quercy peut-il ridiculiser les lumières de Provence?

Le 17 juillet 1929 je retrouve sur *Paris soir* Louis Léon-Martin, qui mentionne une nouvelle expo de moi :

«Henry Ramey expose actuellement chez Marguerite-Henry. Je l'ai dit. Jadis, je n'ai pas été d'accord avec Henry Ramey. Ramey, d'ambitions hautes, m'avait paru commencer, un peu fort. Entendez ainsi que, précédant la patiente, l'indispensable analyse, certaines de ses œuvres accusaient une prématurée synthèse. Mais il est telles imprudences qui ne nuisent pas à une atmosphère sympathique.

Henry Ramey sincère, consciencieux, travailleur, a fait un évident effort pour se mettre d'accord avec la nature. Les petites toiles qu'il a ramenées des Pyrénées notamment, attestent non seulement une promptitude de vision mais un émoi en réflexe immédiat et juste. Je sais fort bien, et l'artiste le sait comme moi, que ces toiles ne marquent pas dans son œuvre l'étiage supérieur. Il ne s'agit point seulement d'être respectueux et fidèle. Il s'agit de transposer et, parti de la nature, d'en rendre la vérité sans en copier les apparences.

Aussi bien est-il ici des compositions plus complètes, d'un effort plus visible aussi, mais dont la franchise et la clarté ne sauraient laisser insensible.

Henry Ramey ne triche pas. Il sait les recettes à la mode aussi bien que quiconque, mais il se refuse d'y recourir et il se présente tel qu'il est, en pleine lumière, sans virtuosité vaine. On ne peut ne pas reconnaître que l'attitude a du cran et qu'elle mérite l'estime.»

Le 1<sup>er</sup> janvier 1929, L'ART VIVANT avait évoqué grâce à la plume de Nino Franck, la compagne de Zadkine, Valentine Prax et son secret, la couleur. Nous sommes tous en quête de notre couleur de prédilection Valentine Prax n'est guère «impressionniste». Son langage pictural est simple et plein

de franchise. Venue d'Alger a-t-elle transporté avec elle les bleus de la mer ? Elle est blonde, grande et silencieuse comme un personnage de Giraudoux. Tout de bleu habillée, un châle rose autour du cou, elle parle d'une voix fine, et, de temps en temps, elle s'interrompt soudain, se tait comme si elle craignait d'en avoir trop dit ou que son récit ne puisse pas intéresser. Rien de plus facile que de l'imaginer rêveuse et souriante. Son histoire est très simple, la plus simple du monde. Son sourire, triste et doux dément souvent ses paroles. Nino Franck rapporte son propos :

«J'ai certainement évolué, mais je ne me suis guère écartée de ce que je faisais autrefois. Peignant d'abord d'après nature, j'ai fini par m'attacher à des paysages imaginaires que j'aime inventer. Ce que je vois, suscite en moi des idées que je développe. Je pense que je n'ai pas encore assez évolué : aujourd'hui, chez moi, la couleur n'est plus prisonnière du dessin, comme je pensais, autrefois, que ce devait être. Mais ma peinture est encore trop anecdotique. Aujourd'hui, je vais vers quelque chose de plus sobre : une figure m'intéresse autant et davantage qu'une scène.»

La même revue fait le bilan de Zadkine le 1<sup>er</sup> janvier 1930 :

«ZADKINE Né le 14 juillet 1890 à Smolensk, Ossip Zadkine quitta, à l'âge de seize ans, la Russie pour l'Angleterre. Il y apprend le modelage, travaille dans des ateliers de sculpture industrielle à Londres, retourne à Smolensk imposer à sa famille de ne pas contrarier sa vocation et, après un séjour d'un an à l'Ecole polytechnique londonienne des Arts et Métiers, arrive, en 1909, à Paris où il est élève, six mois, à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts. En 1911, il commence à exposer au Salon des Artistes Indépendants. A la déclaration de guerre, il s'engage dans la Légion étrangère et est réformé en 1917. En 1919, ont lieu, à Bruxelles et à Paris, deux expositions particulières de ses œuvres, qui contribuent à le classer : « Zadkine, a écrit

Waldemar George, signifie pour nous l'affranchissement par l'oubli de toute la science acquise, par la réaction contre les canons du beau, consacrés par cinq siècles, et par le triomphe d'un langage puéril ».

Principales œuvres : La dame à l'éventail (1925) ; les Trois Belles (1927) ; La jeune fille à l'oiseau (1929) ; Intimité (1928) ; Antiquité (1927) ; Joueur d'accordéon (1924) ; Cadran Solaire (1929) ; Les Joueuses à la Balle (1928) ; Le Cerf (1925) ; etc.

Bibliographie sommaire. — Ossip Zadkine, Maurice Raynal (Crès) ; Zadkine, Jean Cassou (Sélection, mai 1921) ; id., A. de Ridder (Sélection, mai 1925) ; id., André de Ridder (Chroniques du Jour) ; id., Pierre Humbourg (N. R. F.). V. aussi L'Art Vivant : octobre 1926 (André Salmon).»

Le même Zadkine avait eu les honneurs de la revue belge dont un numéro lui fut consacré le 17 novembre 1928. Il me faudrait tout un chapitre pour expliquer ce que les artistes français doivent à la Belgique depuis des lustres !

## 14 - 1930

—Papa qu'est-ce que tu me réserves pour 1930 ?

—Bruniquel surplombe l'Aveyron et la Vère, donc aucun risque d'inondation pour le village mais...

—Pourtant 1930 fut l'année terrible des inondations dans le Sud-ouest, nous l'avons appris à l'école.

—Tous les lieux proches de la rivière furent détruits et je pense souvent aux souffrances de la belle cité de Saint-Antonin !

—Et que pouvais-tu faire ?

Des milliers et des milliers de gens ont beaucoup fait pour aider les sinistrés aussi, avec l'aide d'une peintre de la commune de Bruniquel, Claire Valière, nous avons cherché comment les artistes pouvaient se mobiliser. Nous avons proposé la «Tombola des Artistes» en utilisant la Galerie Bernheim Jeune qui nous aime tant. Un comité a été constitué et quel plaisir d'y voir venir Antoine Bourdelle, MM. Félix Bouisset, Ch. Brun, Fr. Desnoyer, Domergue-Lagarde, Pierre Laprade, Henri-Martin, Aristide Maillol, Rouquet, Paul-Sentenac et Gaston Toussaint.

Des lots ont été donnés par dizaines et ce premier succès nous alla droit au cœur. Un bronze de Bourdelle et un de Pompon furent les pièces phares, des fleurs de Vlaminck ont égayé l'ensemble, le grand dessin de Louise Hervieu peut compter parmi ses meilleurs, Maillol a préféré offrir lui aussi un dessin qu'une sculpture.

Voici encore des éléments de la liste : un dessin de Despiau, une peinture de Luce, une toile de Pascin, des œuvres de Peské, Désiré, Antral, Conrad, Dignimont, Laprade, Lhote, Vergé Sarrat, Vertes, Zadkine, Radda, Per Krogh, Zingg, Lebedeff, Capon, Liausu, Lotiron, etc. Au

total, cinq cent cinquante peintures, dessins ou sculptures, toutes œuvres magnifiques. Bien sûr Claire et moi-même avons apporté nos œuvres.

Pour le tirage de la tombola nous avons organisé une grande représentation au Trocadéro. Rassembler les œuvres, assurer la trésorerie de la vente des billets, distribuer ensuite les œuvres aux gagnants, quel travail ! Et ce n'est pas tout. Il a fallu prévoir un garde-meuble, au 25, rue Morel, à Clichy, pour les lots non réclamés. En effet des heureux gagnants n'ont pas notés qu'ils peuvent venir chercher des toiles de Vlaminck, Luce, Kvapil, Favory, Maurice Denis, Hermine David, Charlemagne, Savreux. Il a donc fallu rendre des œuvres à des généreux donateurs après la date limite fixée au 1<sup>er</sup> octobre 1930.

Par cette expérience, ma fille, j'ai beaucoup appris de ce qu'est la générosité !

Auparavant, en janvier j'avais exposé à la Galerie Barreiro un ensemble composé de paysages, de nus et aussi de peintures exécutés en céramique.

Henry Ramey<sup>4</sup> est bien connu des lecteurs de *Paris-Soir*. Je leur ai souvent dit les mérites de transposition directe que je trouve à ce peintre. Je ne me trompe certainement pas en disant qu'Henry Ramey est en constants progrès. Les paysages qu'il a rapportés de La Rochelle ont des valeurs d'atmosphère certaines. La Rochelle, que je connais bien, est un merveilleux climat, mais excessivement difficile pour les peintres. Tout n'est que lumière, passages et valeurs nuancées. C'est dire à quel point le paysage ne prête pas à effet. Henry Ramey s'en est tiré tout à son honneur avec sa sincérité et sa probité coutumières. Quant aux nus, eux aussi attestent maintenant des qualités d'exécution que l'artiste ne possédait pas autrefois. Il fut un temps où Ramey se

---

<sup>4</sup> Paris soir 15 janvier 1930

plaisait aux contours un peu flous, aux volumes volontairement un peu vagues. Les nus de Ramey sont aujourd'hui beaucoup plus écrits. La netteté n'a jamais fait de mal aux vrais talents. L'indécision n'ajoute jamais rien si ce n'est une équivoque souvent profitable à des défaillances. Ramey, tout aussi sensible qu'autrefois, s'affirme d'œil plus clair et plus vigoureux. Peut-être a-t-il encore un goût, à mon sens excessif, pour les étoffes et les tentures ; mais ce n'est là qu'une impression personnelle et qui ne retire rien aux mérites de l'artiste.

Louis Léon-Martin.

La revue *La Renaissance* sous la plume de Paul-Sentenac a aussi évoqué cette expo :

Des nombreuses expositions qui ont eu lieu en cette Galerie, depuis le début de l'année, celle de Ramey a été des plus intéressantes. Ce peintre y a réuni une série de marines de la Rochelle, des paysages de l'Aveyron et de l'Ile de France, plusieurs nus importants, des natures mortes. L'art de Ramey, en même temps que la palette se clarifie et se réchauffe davantage, cependant que la pâte reste aussi grasse, va vers une expression de plus en plus vivante. Le nouveauté de cette exposition dans les productions de Ramey a été un panneau décoratif avec ce sujet des masques que cet artiste réussit toujours, exécuté en carreaux de céramique.

Puisque Modigliani fait la *Une* de la revue Montparnasse en ce dixième anniversaire de sa mort (déjà !) je repense qu'il m'arriva aussi d'y intervenir comme en avril 1922 (je m'en souviens car Alfred Jarry y était en bonne place) et c'est moi qui avais réalisé la *Une* avec un autre bois gravé.

8<sup>e</sup> ANNÉE (Nouvelle série) N° 10

MEUSUEL

LE NUMÉRO : UN FRANC

# MONT PARNASSE

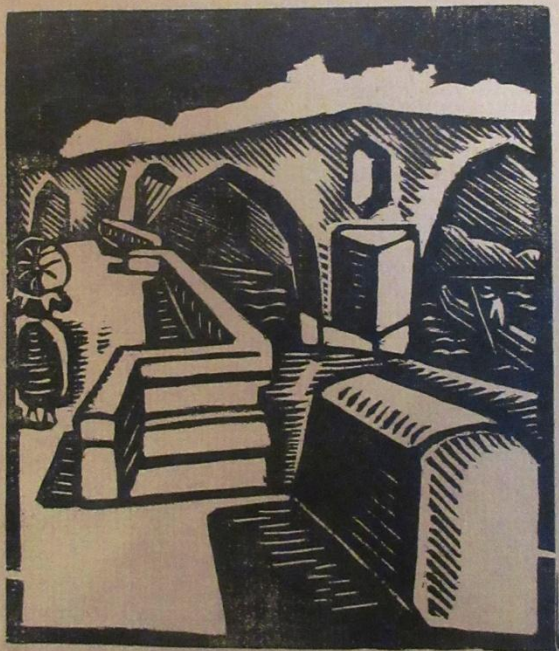
Comité de direction : Paul HUSSON, Géo CHARLES, Marcel SAY.

Abonnement d'un an 10 fr.

PARIS 1<sup>er</sup> AVKIL 1922

Bureaux : 129, Boulevard Montparnasse

RENÉE DUNAN, MARCEL SAY, SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER J. MILBAUER;  
MARCEL SAUVAGE, PAUL HUSSON, MARCEL HIVER, MARS VILLERS, GÉO CHARLES  
HENRI RAMEY, A. CLERGÉ, P. A. GALLIEN, LOUTREUIL



BOIS ORIGINAL DE HENRI RAMEY

# PARIS montparnasse

Février 1930

Cinq francs

*Ce numéro est consacré à*

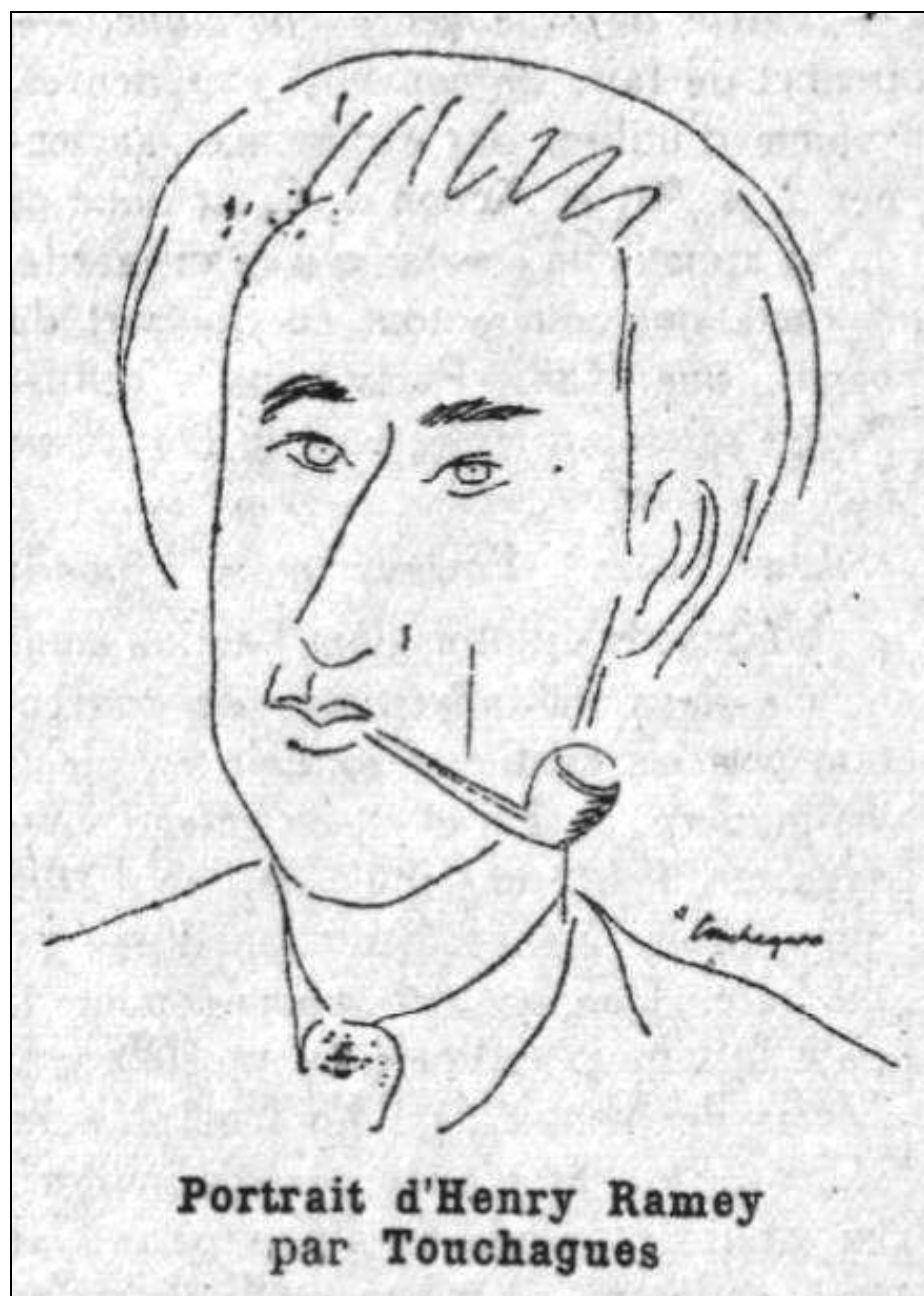


AMADEO MODIGLIANI





**15 - 1931**



- Voici un portrait de moi.
- Tu as toujours la pipe...
- Il est signé de Touchagues, ce nom ne te dit rien ?
- Non, ni le nom ni la personne !
- Et ce livre des *Fables de La Fontaine* que je t'ai offert !
- Où j'ai d'abord regardé les dessins car seulement à présent, grâce à l'école, je commence à le lire...

Touchagues témoigne aussi de l'époque. Il a déjà dessiné tant et tant... Avec ses grands yeux noirs, au regard paradoxalement clair, Touchagues fixe un monde dans lequel il ne voit que lumière et gaieté. Il est toujours plein de la joie de vivre. S'il passe une ombre sur son chemin, il la chasse. Un personnage rare. Mon portrait fait de moi un homme paisible quand d'autres font de moi un homme tourmenté. Son art tend vers la simplicité. Moins que remuer nos cerveaux, il paraît destiné à nous délasser et à répandre de l'optimisme sur notre vie. Voilà pourquoi il illustra *Les Fables* de Jean de La Fontaine ! Chez ce poète, Touchagues, le bon et subtil Touchagues, a osé s'affronter au rapport réalité-poésie et le livre par ailleurs fort bellement imprimé m'a ravi. Le dessin de Touchagues, son écriture est un exquis dosage de vérité, de blague et de fantaisie. Son trait vise plus à fixer l'esprit d'une chose ou d'un être que leur forme stricte et il se trouve, de ce fait, tout prédisposé aux déformations qui permettent d'agréables balancements. Que de jolies idées dans ce livre, des tours aimables ou piquants et parfois une planche comme celle du *Chêne et du Roseau* qui avoisine la grandeur. En 1925 Ambroise Vollard, le marchand d'art avait confié à Marc Chagall ce même projet mais on attend le résultat !

- Papa, tu l'as connu très tôt ce dessinateur ?
- Oui car avec Cassou et d'autres on s'occupait de théâtre.
- Tu as fait le comédien, raconte ?
- Non juste les décors, et Touchagues était là.

Je l'ai connu dans la poussière des hangars de la place Dancourt, quand Charles Dullin installait l'Atelier au Théâtre Montmartre, j'aurais juré que cet homme, avec ses yeux bridés, ses pommettes saillantes et ses cheveux noirs, que cet artiste, que ce nom de Touchagues, que tout cela nous venait d'Asie comme Foujita. C'est un Basque... de Lyon, venu de la ville de M. Herriot en compagnie d'Henri Béraud, de Marcel Achard. Décorateur, enlumineur, miniaturiste, illustrateur, graveur, dessinateur il traverse la vie gaîment comme je l'ai déjà dit. Avec d'autres ils se sont groupés sous le signe de *l'Araignée* ! Ils ont tissé sur le monde une vraie toile d'araignée, où viennent se prendre tous les vices, toutes les tares, toutes les aberrations de notre pauvre humanité. Dès, qu'un de ces vices ou qu'une de ces tares ou de ces aberrations est capturée, elle passe au crible de l'esprit de ces «quelques-uns». Au début, ils ne se comptèrent pas dix. Ils sont plus de cinquante !

Tous, dans des genres différents et avec des moyens divers, ont continué la tradition, ou plutôt ils l'ont renouvelée. Car, il ne faut pas s'y tromper, ils sont les dignes petits-neveux de ces grands ancêtres de l'esprit, qui illustrèrent le dix-neuvième siècle : Daumier, Philippon, Gavarni, et j'en passe. Loin des pontifes et des poncifs, ils donnent libre cours à leur verve truculente (autour d'un bon verre) souvent acerbe, mais toujours juste. Pierre Mac-Orlan a écrit de lui :

« Le plus fantaisiste de tous les dessinateurs français, le seul à danser sur la corde raide au-dessus d'un beau grand pays bourgeois. Touchagues ordonne les imbéciles en féeries. Il peut, s'il le désire, illustrer à la manière noire l'ordre de mobilisation de la principauté de Monaco. »

Depuis longtemps il apporte un coin de joie dans le fatras des affaires quotidiennes. Dans son studio clair, où l'on dirait que lui-même a construit les meubles qui l'ornent, il énumère ses collaborations : *Le Rire*, *Fantasio*, *Candide*, *Les Nouvelles Littéraires*, *Paris-Journal*, *L'Art Vivant*, *Le Crapouillot*, et tant d'autres !

Il a aussi illustré la *Jeanne d'Arc* de Delteil.

—La Jeanne d'Arc qu'on apprend à l'école ?

—Oui mais une Jeanne d'Arc que tu liras plus tard, ma chère fille.

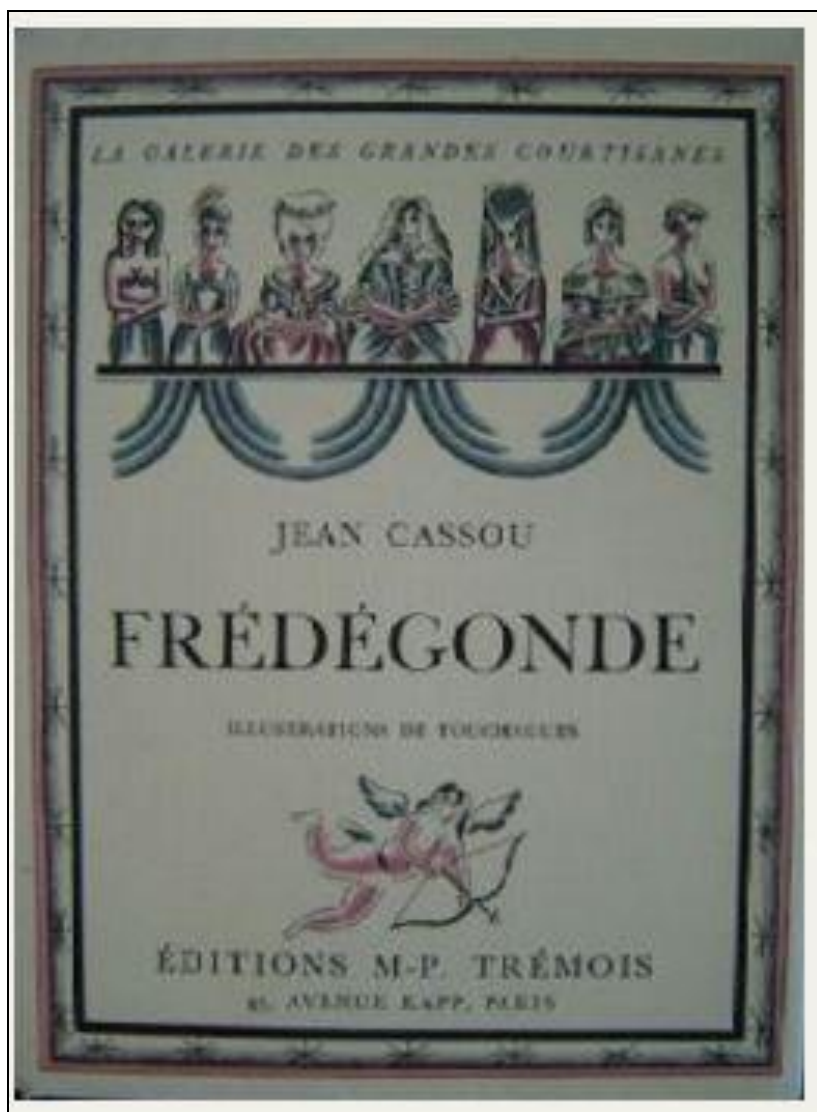
—Alors tu me raconteras ta vie encore une fois dans dix ans !

—Pour le moment et pour comparer avec mon portrait voici celui de Joseph Delteil.





Mais comme Jean Cassou court partout à travers ma vie quand il a voulu raconter la vie de Frédégonde, la femme du roi Chilpéric, Frédégonde «moitié panthère, moitié vache» qui faillit être canonisée en 1852, elle qui était bien belle, avec son ambition tendu à la réalisation de l'unité française, il a demandé à Touchagues d'orner ce volume de dessins pittoresques et agréablement archaïques.



16 - 1931



—Ma chère Claude, nous arrivons presque au terme de ce voyage dans le passé, avec l'évocation d'une de mes idées de 1921, un *Salon des échanges* repris dix ans après. Le plus simple consiste à lire ces deux articles qui expliquent parfaitement le projet.

—Je veux bien mais je connais déjà tous les tracassés causés par ton rêve !

—Retiens surtout les plaisirs car s'aider les uns, les autres restera toujours mon plus grand plaisir.

### ***Paris soir 28 novembre 1931***

Des artistes peintres sculpteurs et décorateurs vont bientôt ouvrir le Salon de l'Echange. La monnaie n'est plus l'inévitable valeur d'échange internationale. Déjà, parmi les grands Etats, le Brésil a renoncé à l'or, à l'argent, au billon et a donné un exemple. Contre du blé, du sucre, il délivre son café. Et c'est un retour aux pratiques patriarcales que retracent les vieilles coutumes suivant lesquelles les hommes d'autrefois échangeaient des troupeaux d'ânes ou de chameaux contre des légumes ou des troncs d'arbre. L'idée n'est pas mauvaise. Elle peut s'appliquer à toutes les denrées et, en temps de crise, donner un tour nouveau au mouvement des affaires.

Les médecins, en particulier, savent depuis longtemps qu'à défaut d'honoraires, ils ne sont pas fâchés de recevoir de tel artiste peu fortuné une toile ou une eau-forte. Il y a dix ans déjà, un groupe de peintres créa le « Salon de l'Echange ». Ce salon va, dans quelques jours, rouvrir ses portes!

**Henri Ramey**, qui présida aux destinées du premier salon, nous rappelle :

— Ce fut un très grand succès. Dans une Galerie de la rue de La-Boétie, maintenant fermée, nous étions vingt-cinq à grouper nos œuvres. Des résultats étonnants. Tel épicier qui n'aurait jamais dépensé un sou pour une œuvre d'art, m'acheta quelques œuvres contre quatre cents pots de confitures diverses ! Le directeur d'une



grande compagnie de chemins de fer offrit, pour une toile de l'un de nous, deux permis pour l'Espagne. Un écrivain célèbre se rendit propriétaire d'un marbre en donnant, dédicacées, ses œuvres les plus récentes en éditions de luxe. Un autre exposant fut payé d'une barrique de vin. Le montant des échanges fut au total de 47.000 francs. On reçut encore des tapis, des services de table, un billard, que sais-je encore !

— Et c'est cette expérience que vous voulez renouveler ?

— Oui. A une époque où les affaires sont si difficiles, nous pensons que le Salon de l'Echange retrouvera son succès passé.

- Où se tiendra-t-il ?

— Rien n'est encore fixé à ce sujet. Le choix d'une grande salle spécialisée nous coûterait 7.000 francs. Mais nous espérons, d'ici peu de temps, nous entendre avec la direction d'une Galerie située en plein centre. Quoi qu'il en soit, le «Salon des Echanges » sera verni le 10 décembre, à 14 heures.

— Combien avez-vous d'exposants ?

— Le chiffre n'est pas limité. Nous invitons tous les artistes: peintres, sculpteurs, graveurs, décorateurs, à y participer moyennement une cotisation peu élevée. A la fin de l'exposition, chacun de; exposants bénéficiera en outre d'une ristourne proportionnée au bénéfice réalisé sur les entrées. Bien des couturiers en vue donneront des robes que porteront les femmes des artistes, en échange d'une sanguine ou d'une peinture à l'huile. Un petit tableau donnera droit à tant de gigots ou d'entrecôtes chez le boucher. Et dans l'atelier le plus misérable, la chaleur pourra sans doute régler cet hiver pour peu que quelque brave bougnat, amateur d'art — il y en a — trouve une nature morte ou un portrait qui lui plaise.

L'affaire est en bonnes mains puisqu'autour d'Henri Ramey, le secrétaire général de ce Salon, sociétaire du Salon d'Automne, l'un des fondateurs du Salon des Tuileries, un comité s'est constitué, comprenant des

peintres dont certaines œuvres figurent dans les plus grands musées de France et de l'étranger : A. Vilard, Touchagues, Vera Rockline, Zina Gauthier, Stillman, Maximilien Gauthier, Fedor Boherman, Kikoïne.

Les adhésions déjà, arrivent nombreuses.

Le «Salon des Echanges» est placé sous le signe de l'entr'aide. Il favorisera les arts en même temps que le commerce. Excellente formule, car «la sensibilité artistique, nous disait pour finir Henri Ramey, se trouve chez les plus modestes des travailleurs et il suffit simplement de l'éveiller ». — Jean Rollot.

Prévu pour le 10, il ouvrit donc le 19 décembre.

Au premier salon de cent exposants il s'est vendu 50 000 francs de tableaux payables en nature. Le second, en 1932, en a eu deux cents.

### ***Paris-Midi* 13 décembre 1931**



Le Salon des Echanges s'ouvrira le 19 décembre au Parc des Expositions

— Donne-moi ta marchandise, Je te donnerai mes tableaux.

C'est en ces mots que l'exposant parlait un jour au commerçant.

L'autre, sans plus tarder, accepta cette affaire. Et cela se passait il y a quelque dix ans, alors que vingt-cinq peintres, guidés par leur camarade Henry Ramey, proposaient aux commerçants des échanges.

Aujourd'hui que la crise sévit dans toute son acuité, les peintres sont revenus chercher Henry Ramey qui pareil à Judith voit tout un peuple les yeux tournés vers lui.

- Henry Ramey, sauvez-nous !

Du coup Henry Ramey a vu les choses en grand.

Il vient, avec un petit comité d'amis, peintres comme lui, qui ont nom A. Vilard, Touchagues, Vera Rockline, Kikoine, Zina Gauthier, Bohermann, Maximilien Gauthier, Feder, Grange, d'instituer au Parc des expositions, à la porte de Versailles, un salon des échanges qu'on inaugurera officiellement le 19 décembre. M. Darras, directeur des Beaux-arts à la ville de Paris l'inaugurera accompagné, espère-t-on, dans sa visite par M. Rollin, ministre du Commerce.

— Comment nous nous y prenons ? -nous a dit Henry Ramey-, c'est bien simple. A chaque commerçant de notre connaissance nous écrivons ceci :

« Cher Monsieur, un important groupement d'artistes de premier ordre, tous connus, tous classés ayant de leurs œuvres dans les musées du monde entier et dans les meilleures collections, organisent un «Salon des échanges».

Dans ce Salon, plusieurs centaines d'œuvres choisies parmi les meilleures seront offertes à votre choix. Vous pourrez les acquérir sans déboursier un centime, car elles ne seront pas à vendre, mais à échanger contre toutes marchandises utiles ou agréables que vous voudrez bien proposer à leurs auteurs. Vous serez mis en rapport direct avec les artistes et sans intermédiaire, vous pourrez échanger vos produits contre leurs œuvres. Les peintures, sculptures, gravures, objets d'art décoratif exposés, vous seront comptés aux prix les plus

raisonnables, contre vos marchandises aux prix habituels, vous donnant ainsi l'avantage de bénéficier du même pourcentage que vous gagnez lorsque vous vendez. »

— Cette année, nous dit encore Ramey, nous serons une centaine d'exposants. Voulez-vous des noms célèbres ? Oui, eh bien avec ceux des peintres du comité que vous connaissez, nous avons Auffray, Marcel Bach, J. de Botton, Chériane, Deshayes, Désiré, Eberl, Andrée Fontainas, Jallot, Kvapil Kars, Lucien Maillol, Gaspard Maillol, Stilman ; des sculpteurs : Chauvel, les frères Martel, etc., etc.

— L'expérience première que vous fîtes, demandons-nous, il y a une décade, obtint-elle franc succès ?

— Parfaitement. Et c'est pourquoi nous la recommençons.

Et Ramey de nous conter le cas de peintures échangées contre des «bons» de confiture, de vêtements, de phono, de piano, de victuailles.

Un échange récent assura un peintre de poulets (pour un tableau cent «bons» de poulet), un autre de foie gras, un troisième d'une barrique de Bourgogne.

On voit ainsi devenir collectionneurs des bottiers (Tou-chagues lui-même ne sort que les deux pieds cambrés dans des vernis sans ride), des tailleurs, des bouchers, des marchands d'escargots.

Le Salon des échanges promet de beaux jours aux peintres et des sensations artistiques à la Chambre de Commerce en personne. — Y. S.

—Papa, je veux bien les plaisirs, mais je vois bien cette année, tous les tracass !

—Les polémiques créées par la concurrence d'un autre salon des échanges ? La Fédération des artistes m'a obligé à protester dans Comœdia du 9 avril 1932 !

J'apprends par *Comœdia* l'ouverture prochaine d'un Salon d'Echanges organisé par la Fédération Française des Artistes. Ce vivant journal demande si, comme fondateur du *Salon des Echanges* de la porte de Versailles, je ne vais pas protester.

Eh bien! oui, en mon nom et au nom du Comité avec lequel j'ai si amicalement collaboré, je proteste avec indignation contre un semblable procédé.

Dans diverses capitales du monde entier, les Artistes ont organisé des *Salons des Echanges*; loin de les blâmer, loin de crier au plagiat, j'ai documenté moi-même ceux qui m'ont fait l'honneur de me demander des renseignements, afin qu'ils puissent profiter de notre expérience pour mieux réussir. Mais, qu'à Paris, où notre *Salon des Echanges* a eu lieu il y a quelques mois, et doit recommencer la saison prochaine, on vienne cyniquement nous démarquer, voilà une manière d'agir que je préfère ne pas qualifier. Le *Salon des Echanges* a été ouvert à tous, sans distinction de tendance ni de nationalité. Aucun artiste n'a été refusé par nous, et le Comité a travaillé gracieusement pour tous ceux qui lui avaient fait confiance. Je sais que beaucoup d'artistes qui ne furent pas des nôtres ne croyaient pas à la réussite. Ils reconnaissent à présent leur erreur et seront avec nous l'an prochain. Les membres de la Fédération Française des Artistes pouvaient en faire autant. Ils ont préféré le triste procédé qui consiste à s'approprier, l'idée des autres pour tirer avantage de leurs efforts et de leurs succès. En cette époque si pénible pour les peintres et les sculpteurs, l'Union de tous apparaît plus que jamais nécessaire. Toutes les corporations sont unies et les avantages qu'elles ont acquis devraient nous servir d'exemple. C'est pourquoi, joignant l'esprit de coterie à l'absence de scrupules, la Fédération Française des Artistes vient de commettre une assez vilaine action.

- Le secrétaire général du *Salon des Echanges* :  
Henry Ramey.

Monsieur Fabien Sollar a répondu dans *Comœdia* du 27 avril 1932 et François Quelvée fera de même dans *Comœdia* du 1<sup>er</sup> mai 1932. Il prétend que Mme Quelvée aurait organisé en 1921, avec un groupe d'amis, le premier *Salon des échanges* à la Galerie «La Licorne». Par respect pour la vérité voici le propos de M. François Quelvée :

Monsieur le Rédacteur en Chef,

L'histoire des *Salons des Echanges* qui prend depuis quelque temps une importance homérique et de tout premier plan (il y a bien Hitler, mais celui-là ne fait pas de peinture) est arrivée à un point aigu et bien que je n'aie pas voulu m'engager dans le débat, au début, je me vois mis en cause par mon cher ami Ramey, et suis bien obligé d'entrer sur le ring. Dois-je dire que j'y rentre en riant? Réellement oui, car je m'amuse beaucoup de ces «échanges» d'aménités et par ces temps de lourdes tristesses un peu de gaieté est salutaire.

Aussi bien avais-je lu la lettre de Fabien Sollar et la petite erreur qu'il avait commise m'avait paru de peu d'importance dans un moment où de telles recherches de paternité me paraissent bien spécieuses quand tant de grands problèmes nous occupent tous. «Du pain d'abord et la morale ensuite», chante-t-on dans *L'Opéra de Quat 'Sous*. Dans cet *Opéra de Quat 'Sous* que vivent les peintres d'aujourd'hui Ramey veut : morale d'abord ; allons-y pour lui faire plaisir et que la «modestie » qui a présidé à la publicité du Deuxième *Salon des Echanges* dont Henry Ramey s'est fait le leader enthousiaste me guide pour défendre la vérité «outragée». Citoyens, voici la Vérité !

Erreur d'interprétation téléphonique ! dans une interview de Fabien Sollar au sujet du Premier *Salon des Echanges* dont je fus autrefois l'un des cinq organisateurs, et sur une question précise demandant si ce n'était pas Mme Quelvée qui avait «organisé» cette exposition il y a une dizaine d'années, je précisai que ce fut seulement par un mot lancé dans une conversation tenue, un soir de vernissage, entre camarades que Mme Quelvée eut

quelque sujet d'y être mêlée. Cette simple idée : «Pourquoi ne feriez-vous pas un Salon ?»; émise dans la conversation, par elle, reprise par nous qui cherchions un moyen de tirer un utile parti de ces possibilités d'échanges, n'eut pas d'autres suites pour elle-même. Elle n'eut et ne revendique aucune part à l'organisation de ce Salon, et si je notai cet amusant concours de circonstances à mon ami Fabien Sollar c'était bien plus pour remettre au point une information qu'il me soumettait et que je trouvais fausse, que pour donner à Mme Quelvée une place qu'elle n'a aucune raison pour revendiquer. S'il n'a pas bien entendu mon explication, et s'il l'a présentée en un raccourci qui en faussait complètement la réalité, il n'y avait pas là, à mon sens, matière à tant de verve bilieuse où Ramey, dépassant le sujet qu'il défend, va jusqu'à demander à quel titre Mme Quelvée pourrait faire partie de la Fédération des Artistes !

D'abord mon cher Ramey, quand on répond à une lettre on la lit attentivement avant.

Ensuite, bien que je ne saisisse pas très bien l'élégance de l'attaque, j'y dois répondre et tu me donnes l'occasion, bien imprévue, je l'avoue, mais heureuse pour moi de dire que Mme Quelvée a tous les titres d'artiste qu'il faut pour faire partie de cette fédération, (dont elle n'est d'ailleurs pas). Qu'elle a, depuis de longues années, consacré son temps (je ne dis pas ses loisirs) à des œuvres qu'elle présentera bientôt d'une manière qui enlèvera à ceux qui peuvent encore lui contester le titre d'artiste toutes les raisons de le faire. Mais vraiment cela deviendrait indécent de poursuivre et je crois que l'heureux esprit de conciliation sous les auspices duquel est présentée aux lecteurs de *Comœdia* la réponse d'Henry Ramey à Fabien Sollar ne sera pas trahi par cette mise au point, que je vous serais très reconnaissant de bien vouloir publier à la place où parut, le 21 avril la réponse précitée qui met en cause Mme Quelvée.

François Quelvée.

- Voilà Claude, une bien étrange polémique significative de la susceptibilité des artistes, susceptibilité qui est aussi la mienne puisqu'artistes je suis !
- Il doit être dur de se défendre d'attaques d'amis ?
- Laissons les tristesses de la vie en allant visiter l'année 1932 sous un autre angle.



Le dessin ci-dessus qui illustre l'article n'est pas signé mais on peut le supposer d'Henry Ramey. On y voit le peintre et le commerçant.



## 17 - 1932

- On ne l'apprend pas à l'école, le mot *mutuelle*.
- Mutuelle, je sens que non seulement tu vas m'apprendre le mot, mais en plus le faire vivre sous mes yeux !
- Oui ma fille, je vais le faire car dans la vie rien n'est plus important que la santé et pour mieux se soigner, partout des hommes et des femmes se groupent en créant une mutuelle.
- Je ne comprends rien. Seul le médecin soigne !
- Il soigne contre un salaire même si souvent des généreux oublient de se faire payer ! Quand on n'est pas très riche, la solution consiste à verser tous les mois un peu d'argent dans une caisse commune qui sert à payer les médecins ! Ainsi les personnes en bonne santé aident les malades !
- Je comprends mieux et comme les artistes sont chacun de leur côté ils oublient de se soutenir les uns, les autres !
- Tout comme on s'est groupé pour le Salon des échanges j'ai proposé de se grouper en syndicat ou en coopérative !

Face à la crise que nous subissons, chaque corporation se défend pour obtenir des aides de l'Etat. Les artistes isolés continuent de se concurrencer sans aucune aide, et l'exemple de Foujita, tombé très bas vu l'absence de ventes, symbolise la situation. Comment sortir de l'épreuve ? Avec mes entrées dans la presse, par un article d'*Excelsior* du 11 février 1932 j'ai présenté mon projet :

«J'ai recueilli les impressions de centaines d'artistes et je puis vous dire que ceux-ci préféreront toujours, à des allocations aussi insuffisantes que démoralisantes, des commandes qui leur apporteront la possibilité de vivre de leur travail, de se rendre utiles à la collectivité. Quant à ressusciter les sociétés de bienfaisances qui fonctionnèrent pendant la guerre, c'est impossible dans les

circonstances actuelles et puis nous sommes encore trop à nous souvenir des humiliations qu'elles nous firent subir. Nous devons nous unir pour revendiquer notre droit à l'allocation chômage – mais aussi pour offrir de rendre productifs les sacrifices financiers que l'Etat et les villes feront pour nous.»

En février je faisais un constat puis, sur *Paris-midi* du 23 juin 1932, j'ai expliqué ma nouvelle création. Mon remède à la crise : grouper les artistes en syndicat, afin de leur permettre d'obtenir une part des 40 millions votés par le Parlement et le Conseil municipal de Paris pour aider les artistes touchés par le chômage. Après les efforts de la Confédération des travailleurs intellectuels (C.T.I.), j'ai pensé passer à une vitesse supérieure. Décorer, restaurer les monuments publics ainsi qu'il est prévu au plan de l'outillage national, suppose des commandes d'entrepreneurs et d'industriels à des secteurs divers. Avec la création du «groupement syndical des artisans d'art, artistes, peintres, sculpteurs, graveurs, décorateurs », dont le siège social est 6 rue Desaix, nous pouvons recevoir les commandes directement ! En tant que membres de la C.T.I nous faisons appel à tous les artistes professionnels, acceptant de travailler en commun à la décoration, à l'aménagement, à la restauration des monuments publics et des habitations privées. Nous traitons aussi bien avec l'administration qu'avec les particuliers.

— Je te coupe papa, je ne vois là rien de médical !

— Pour le moment il s'agit seulement de se grouper pour obtenir du travail en commun, pour sortir du chômage. Ensuite viendra le temps de la mutuelle !

— Je comprends, chaque chose en son temps !

Le président de notre groupement syndical est M. Jean Crouzillard, maire adjoint du IX<sup>e</sup> arrondissement, que je dois célébrer car pour un tel projet il me fallait un lien avec la classe politique ! Son dévouement aux artistes est bien

connu et ses liens avec M. de Monzie, ministre de l'Education nationale aussi.

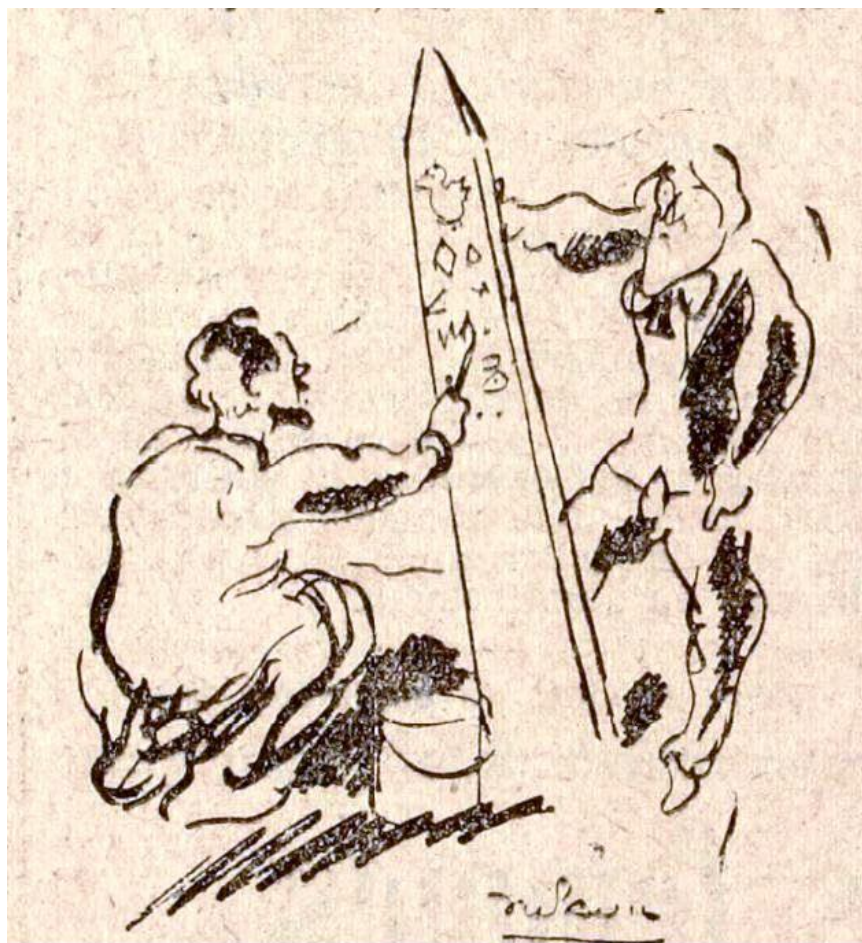
Les pouvoirs publics refusaient d'accorder l'allocation de chômage aux peintres, sculpteurs, graveurs et décorateurs car il était difficile de faire le partage, parmi les milliers d'exposants aux divers Salons, entre ceux qui pratiquent l'art comme un agrément, et ceux qui en tirent leur principal ou même unique moyen d'existence.

L'organisation est née quand j'ai proposé aux sociétaires du Salon d'Automne, réunis en assemblée générale, de se constituer en équipes, ces équipes éliraient chacune une main d'œuvre qui établirait la maquette ou le modèle, et l'exécution en serait confiée à des artistes acceptant de travailler sous la direction de celui-ci. Ainsi, et seulement ainsi, le plus grand nombre de peintres, sculpteurs, graveurs et décorateurs, se trouveraient secourus et les chômeurs aidés. L'idée fut tout de suite approuvée par un grand nombre de sociétaires. Elle fit son chemin à travers les autres Salons. Voilà comment est né le groupement syndical que j'ai déjà évoqué et le journal a rapporté mes propos :

— Nous existons. Les artistes étaient les derniers, dans notre époque, à méconnaître les avantages de l'organisation syndicale. Ils avaient pourtant consenti, et il faut les en féliciter, à s'affilier à la C. T. I. Notre groupement lui aussi, fait partie de cette grande confédération. Il espère apporter à celle-ci des forces neuves qui lui permettront d'agir avec encore plus de puissance, et de précision, Notre programme veut être positif, et n'est dirigé contre personne. Nous faisons appel à tous les artistes professionnels acceptant de travailler en commun à la décoration, l'aménagement, la restauration des monuments publics et des habitations privées. Nos équipes ont à leur disposition un moyen légal, et très simple, d'acquérir la capacité de traiter aussi bien avec l'administration qu'avec les particuliers : c'est la constitution de coopératives d'artisans d'art, pour le bénéfice des avantages prévus par les lois du 27 décembre 1923 et du 31 mars

1932 sur le crédit artisanal et le crédit aux industries d'art. Sous l'égide de ces lois et des dispositions organiques de 1884, nous ne tendons à rien de moins qu'à rendre à l'art et aux artistes leur place qu'ils avaient perdue dans la société contemporaine. Nous avons offert la présidence de notre groupement à M. Jean Crouzillard, lequel, en qualité de président du groupe de décoration des édifices publics et des habitations à l'Exposition de Liège, et d'initiateur de la loi du 31 mars 1932, a déjà fait la preuve de son dévouement aux artistes, au-dessus de tout parti pris d'écoles et, encore moins, de coteries ; de plus, maire adjoint du IX<sup>e</sup> arrondissement, ses fonctions le désignaient pour être notre porte-parole, aussi bien auprès de l'administration municipale, qu'auprès du gouvernement. Ainsi armés, nous sommes certains de la victoire....

Mais qui est donc ce Jean Crouzillard président d'un groupement dont je suis le secrétaire ? Il a cinquante ans, est époux d'une fille Havilland, préside la Chambre syndicale des Arts décoratifs, dirige la Société du Grand Dépôt à savoir le consortium de la céramique et de la verrerie... et il est un agriculteur éminent ! Ce tableau présente un homme au cœur de l'univers de l'entreprise de luxe, donc comment peut-il voler au secours des artistes chômeurs ? Par désir de se lancer dans une carrière politique ? Pas du tout : il est maire et n'aspire à rien de plus mais quand on est lié à la porcelaine de Limoges (ville où vit sa mère) on est aussi lié aux luttes des travailleurs et aux artistes. En cette année 1932 il a fait voter le 31 mars, avec Sabinus Valière en relais à l'Assemblée nationale, une loi en faveur de « crédits aux métiers d'art ». Et notre coopérative a bien l'intention de rembourser ponctuellement les capitaux avancés ! Et je sais que nous irons plus loin puisque nous avons commencé à parler des questions de santé. Sabinus Valière n'est autre que le mari de la peintre de Saint-Maffre, commune de Bruniquel avec qui nous avons partagé les mêmes valeurs pour aider les sinistrés de 1930 !



— Papa, et si je devenais peintre ?

— Je t'ai dit ce que j'avais à dire et tu feras ce que tu voudras !



**Un autre bois gravé du temps  
des Lettres parisiennes**

